

DR G. RICHARD

PRIVAT-DOCENT A LA FACULTÉ DES LETTRES
DE L'UNIVERSITÉ DE NEUCHÂTEL

DR

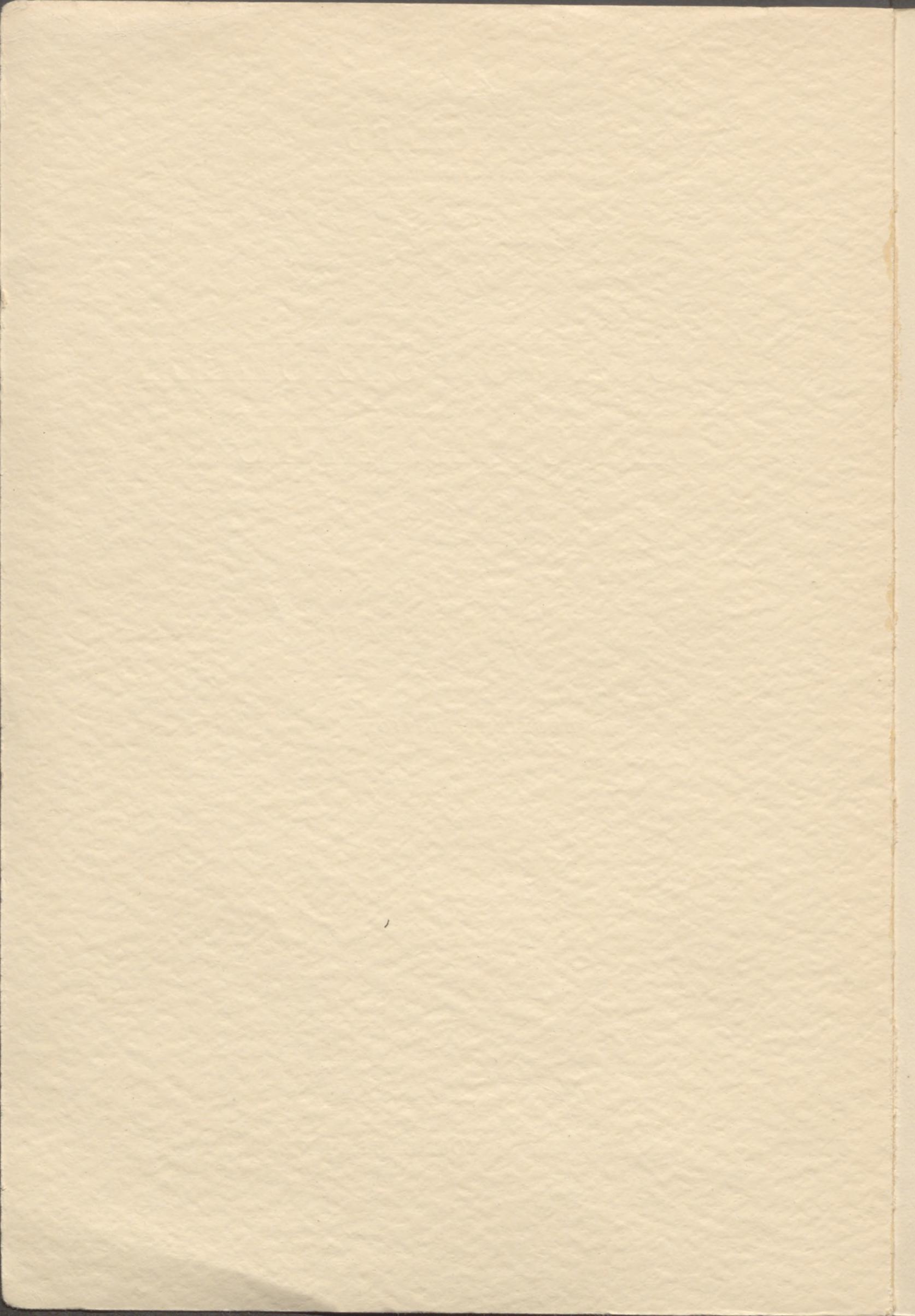
L'ÉDUCATION SEXUELLE DE NOS ENFANTS

Extrait de la
REVUE SUISSE D'HYGIÈNE

DEUXIÈME ÉDITION



LIBRAIRIE PAYOT, LAUSANNE



DR G. RICHARD

PRIVAT-DOCENT A LA FACULTÉ DES LETTRES
DE L'UNIVERSITÉ DE NEUCHÂTEL

L'ÉDUCATION SEXUELLE DE NOS ENFANTS

Extrait de la
REVUE SUISSE D'HYGIÈNE

DEUXIÈME ÉDITION



LIBRAIRIE PAYOT
LAUSANNE

—
1947

Tous droits réservés pour tous pays

Table des matières.

Avant-propos	3
Première partie: Réflexions sur l'instruction sexuelle.	
I. <i>Faut-il éclairer nos enfants sur la vie sexuelle?</i> 5	
La méthode du mystère	5
La méthode de la clarté	9
Expériences personnelles	10
II. <i>Comment s'y prendre?</i>	
Le devoir des parents	14
La manière de faire	15
La question du nu	16
Deuxième partie: Réflexions sur l'éducation sexuelle.	
Son but	19
La sexualité de l'enfant	19
La question du plaisir	20
L'onanisme	22
L'adolescence et la jeunesse	29
L'éducation par l'exemple (les parents)	32
Autres facteurs éducatifs (l'école, les groupements de jeunesse)	34



M 97368

22 10/2014

Avant-propos.

Il y a une dizaine d'années, un groupe de mères me demanda de lui parler de l'éducation sexuelle. Elles désiraient savoir dans quelle mesure et de quelle manière il convenait de parler à leurs enfants des faits de la vie sexuelle (maternité, différence des sexes, rôle du père, etc.). Je répondis à leur demande d'une façon qui parut les intéresser et les libérer. Depuis lors le texte de la causerie que je leur fis et que je répétai devant d'autres groupes me fut souvent demandé; il me sembla que, si je n'apportais pas une réponse à toutes les questions que se posaient ces mères, ma manière de voir créait en elles une réelle détente et leur permettait d'envisager ce problème de l'initiation sexuelle de leurs enfants avec moins de craintes, avec plus de simplicité. C'est ce qui m'incite à publier aujourd'hui le texte élargi et complété de cette causerie familière. Ce faisant je n'ignore pas que j'ajoute un écrit de plus sur un sujet qui est déjà largement traité chez nous par le livre et la brochure. Je crois pourtant faire œuvre utile en faisant entendre aux parents un son de cloche particulier auquel ont été sensibles ceux qui aiment à affronter les problèmes de la vie sans escamoter leurs difficultés. Ce son de cloche, je le dois avant tout à mes expériences de père: j'apporterai ici et tout simplement les expériences faites avec nos trois enfants (une fille, deux garçons). Je le dois ensuite à mon activité de médecin-psychologue: mon travail quotidien m'a donné l'occasion d'entendre de nombreux adultes me parler avec une sincérité particulière de leur éducation sexuelle et de ses répercussions sur leur vie; il m'a mis en contact avec des jeunes, avec des enfants; et d'avoir à m'entretenir avec ces êtres, jeunes ou vieux, m'a appris beaucoup de choses dont je tiens à faire profiter un public plus nombreux que ceux que je rencontre personnellement.

Je ne puis viser à être complet; je désire simplement apporter ce qu'une psychologie plus approfondie nous permet de comprendre et indiquer l'attitude pédagogique qu'elle nous recommande.

L'exposé qui va suivre est divisé en deux parties consacrées, d'après leurs titres, l'une à l'instruction, l'autre à l'éducation sexuelle. Remarquons que

cette division est arbitraire et qu'elle n'a été faite que pour introduire un peu d'ordre dans la matière. Ces deux domaines ne peuvent être séparés; nous sommes amenés, dans la vie, à les mêler constamment. On s'apercevra bien vite que nous poursuivons un but pédagogique tout autant dans la première que dans la seconde partie de cet opuscule: l'épanouissement le plus complet possible de l'être humain et son adaptation la plus heureuse aux conditions qui sont faites à la vie instinctive par la civilisation et la morale.

Neuchâtel, septembre 1940.

D' R.

Première partie.

Réflexions sur l'instruction sexuelle.

I. Faut-il éclairer nos enfants sur la vie sexuelle?

A cette question, j'aimerais que mes lecteurs répondent eux-mêmes. A cet effet, je leur dirai d'une part comment les choses se passent lorsque l'enfant est livré à lui-même et ne reçoit pas d'explications sur la naissance, la différence des sexes, le rôle du père, etc. de la part de ses parents; d'autre part ce qui se produit lorsque ses curiosités sont satisfaites, au moment où elles naissent, par des personnes compétentes. Ils choisiront ensuite la voie qui leur paraîtra la meilleure.

Si nous avons participé personnellement, comme tant d'autres gens de notre génération, à l'atmosphère des cachotteries et des explications insuffisantes, nos enfants par contre ont reçu réponse à toutes leurs questions et à toutes les curiosités qu'il nous semblait légitime de satisfaire. Ceci nous a permis d'une part de mieux comprendre ceux qui ont grandi dans le mystère; d'autre part de mieux saisir chez l'enfant les effets d'une instruction librement donnée. Nous avons pu comparer nos souvenirs d'enfance avec ce qui se passait en eux; car nous avons pu les observer longuement, parler à maintes reprises de ces sujets avec eux; les entendre s'exprimer en toute spontanéité, prendre connaissance de toutes les questions qu'ils se posaient dans ce domaine. Je ne m'excuserai pas de faire état d'expériences personnelles: c'est précisément cet accent personnel qui a aidé maints de mes auditeurs et les a convaincus de tenter certaines expériences éducatives concluantes qu'ils n'auraient pas osé entreprendre de leur propre chef. Je fais du reste, dans les pages qui suivent, un large usage des expériences d'autrui; elles m'ont apporté des faits trop instructifs pour que je les néglige.

La méthode du mystère.

Nombre d'entre nous ont été élevés dans le mystère. Leurs parents ne leur ont rien dit — en tous cas rien dit à temps — ni des choses de la naissance, ni du magnifique travail de la maternité, encore moins, cela va de soi, du rôle du père. Aux questions qu'enfants ils posèrent, on répondit soit d'une façon incomplète, soit d'une manière évasive, remettant des explications plus précises à plus tard („quand ils pourraient comprendre“), soit d'une façon maladroite

(par exemple en insistant davantage sur les douleurs de l'accouchement que sur les beautés de la maternité), soit enfin par des contes, des histoires de choux et de cigognes. Parfois, dans ces milieux, la conspiration du silence était telle autour de tout le domaine de la procréation et de l'amour, la défense qui pesait sur ces sujets était si lourde que l'enfant sentait inconsciemment qu'il ne fallait pas se risquer à questionner. Il se taisait donc et passait pour ne pas éprouver d'intérêt pour ces sujets. Mais, dans le secret de son cœur, il cherchait d'où pouvaient venir les petites enfants, quelle différence il pouvait bien y avoir entre les filles et les garçons, pourquoi n'était-ce que les gens mariés qui avaient des enfants. Il cherchait déjà très jeune (les questions concernant la naissance se posent à partir de 3 ou 4 ans, celles touchant la différence des sexes dès l'âge de 2 ans) et se créait des théories abracadabrantes comme celle — plus répandue qu'on ne croit et que l'on retrouve dans certains contes — qui veut que la mère a un enfant lorsqu'elle a mangé certain fruit. Mais il ne cherchait pas seulement dans son imagination; le contact avec ses frères et sœurs et avec ses camarades de jeux lui donnait mille occasions de confronter ce qu'il croyait avoir deviné avec ce qu'ils savaient. D'où une initiation en général fragmentaire, souvent fautive, trop souvent empreinte d'impressions de „défendu“, de „sale“, parce que les camarades collaboraient à ces découvertes dans un esprit de cachotteries et parce que le défendu est facilement ressenti comme quelque chose de mal. Car, qu'est-ce qu'on défend aux enfants de faire et de toucher? précisément des choses qu'on taxe de laides, de sales. Et ce ne sont jamais les enfants pour qui la question sexuelle est normalement éclaircie qui s'occupent d'initier leurs camarades moins instruits ou plus jeunes; ceux-là ont d'autres intérêts en tête. Ce sont, au contraire, ceux à qui ont manqué les explications nécessaires et qui sont, à cause de cela même, anormalement préoccupés par des questions non résolues; ce sont ceux qui sont obsédés par ces questions; ceux dont nous avons l'impression qu'ils sont pervers (la perversion est en effet bien souvent la conséquence d'une initiation insuffisante).

A côté des camarades, il y a eu parfois des personnes plus âgées, des bonnes d'enfants par exemple, dont les récits n'ont pas toujours été des exemples de vérité, de naturel ou de chasteté; on connaît de nombreux cas où l'adulte a mal informé l'enfant, où il a jeté sur la sexualité un voile de dégoût, où même il a entraîné des êtres jeunes à des expériences précoces et malfaisantes. Mais, sans penser à ces perversions de l'enfant par l'adulte, on doit admettre que les parents ont souvent fait plus de mal qu'ils ne pensaient en se taisant, en parlant par allusions, en ayant l'air gênés devant leurs enfants dès qu'apparaissait le sujet sexuel, ne fût-ce que sous la forme de l'annonce d'une naissance dans la famille ou chez des voisins. Chaque fois que les parents ont marqué, par leur façon de parler, par certains silences, en prenant une voix mystérieuse, qu'ils n'étaient pas libres de s'exprimer devant leurs enfants, ceux-ci ont compris: „défense de s'occuper de cela!“ et leur curiosité a été

mise doublement en éveil, et le travail de recherche a repris de plus belle; mais il s'y mêlait dès lors malheureusement un sentiment de faute.

A côté de l'initiation par des tiers, chacun connaît la recherche intriguée dans les livres: romans, dictionnaires, livres de médecine; il n'est pas jusqu'à la Bible qui fréquemment ait été sondée pour y découvrir le sens de certains termes entendus au culte de famille et qui demandaient explications, ou pour y relire des histoires ayant trait à la sexualité. Ces recherches sont souvent fort absorbantes pour l'enfant et accaparent inutilement une partie de ses forces mentales, dont il pourrait faire usage ailleurs avec fruit. La plupart des êtres qui ont eu ainsi à se débattre, sans aide appropriée, dans ce domaine des connaissances sexuelles, ont obtenu comme résultat une curiosité insatisfaite et chargée de culpabilité et, ce qui est pire, l'impression que les phénomènes sexuels (dans le sens le plus large: naissance, grossesse, rapports sexuels) étaient quelque chose de pas très beau, de sale, dont il ne fallait pas s'occuper; et bon nombre se sont appliqués à ne pas penser à ces sujets et à condamner en eux-mêmes les questions les plus naturelles, à plus forte raison tout émoi, toute sensation physique dans ce domaine. Peut-on imaginer solution plus contraire à notre nature humaine telle qu'elle a été créée?

Si parfois les préoccupations sexuelles se calment entre 7 ou 8 ans et la puberté, elles reprennent plus vivement au moment où la maturation sexuelle du corps se révèle par toutes sortes de signes psychiques et physiques, et où les glandes génitales (ovaires, testicules) se mettent à produire les unes des œufs, les autres des spermatozoïdes. Préoccupations de curiosité; mais en outre préoccupations plus intenses concernant les sensations qui peuvent naître dans la région génitale. Il y a malheureusement peu de chances pour que des adolescents, qui n'ont pas été initiés dans l'enfance par leurs parents, les interrogent à ce moment-là; car ils ont pris l'habitude de maintenir tout ce qui touche ce domaine à l'écart des yeux de ces parents: puisque ceux-ci n'ont pas répondu, ou ont mal répondu, ou ont refusé l'aide dont ils avaient besoin, quand encore ils ne les ont pas trompés!

Il y a là un manque de confiance qui s'est installé dans le cœur de l'enfant à l'égard de ses parents, plus grave qu'on ne le pense communément. („Plus tard je n'ai plus pu m'adresser à ceux qui m'avaient parlé comme cela“, me disait une jeune femme à laquelle sa mère avait répondu d'une façon évasive.) L'enfant non-initié dans l'enfance ne recourt donc à ses parents au moment de la puberté ni pour éclaircir les problèmes de connaissance qu'il se pose avec une curiosité nouvelle, ni pour demander conseil dans les difficultés que représente pour lui la poussée des désirs instinctifs (désirs, pertes séminales, onanisme). Il se débat tout seul, mal aidé généralement par la lecture de brochures, aux intentions morales excellentes, qui le condamnent lorsqu'il a cédé à „la chair“, créent ainsi un sentiment de culpabilité souvent écrasant, et en font facilement un être obsédé et tourmenté, alors qu'il eut été si simple

de lui aider par quelques explications judicieuses¹⁾! Et moins les enfants ont parlé de ces sujets à leurs parents, plus ils croient que ceux-ci sont ce qu'ils appellent „purs“, plus aussi ils s'attendraient à être blâmés et méprisés par eux s'ils venaient à deviner ce qui se passe en eux.

Pense-t-on qu'une vie sexuelle, des curiosités légitimes, des besoins normaux qui se sont développés dans une telle atmosphère de défenses, de notions de faute, de honte, puissent amener l'enfant, puis l'adolescent à une conception belle, saine, heureuse de l'amour physique dans le mariage? Jamais de la vie! On aura beau dire par exemple au jeune homme que le mariage est une belle chose, que l'affection embellit le côté physique de l'amour et le transforme, il restera toujours un voile sur ce côté physique, peut-être du dégoût ou de la crainte. Il arrive que des enfants, qui ont été ainsi préparés à l'amour physique, le rejettent complètement, deviennent des blocs de glace et ne peuvent remplir la fonction sexuelle que comme un devoir sans joie, si ce n'est avec dégoût; et ceci peut être à la longue une cause de désunion dans le ménage (très souvent sans que le couple sache que sa mésentente provient de cette cause-là); ceci est malheureusement prouvé par de trop nombreux exemples.

Notons ici que les blâmes prononcés sur les jeux et les pensées sexuels de l'enfant tendent à créer en lui une conscience tyrannique et inhumaine qui, au lieu d'en faire un être plus moral, en fait un timoré et un tourmenté.

Remarquons enfin que les parents peuvent paralyser encore plus profondément la pensée de leur enfant dans ce domaine qu'en recourant aux blâmes: c'est en observant un silence absolu sur tous ces sujets: ne jamais parler de ces choses impressionne davantage l'enfant que de les réprimer; le sexuel devient „tabou“; cela devient défendu même d'y penser: „cela doit donc être une chose abominable, se dit l'enfant, affreuse, dangereuse, qu'on doit complètement écarter ou fuir“.

Tels sont les fruits de ce silence néfaste, de cette démission des parents devant leur devoir le plus clair. Je ne parle pas de la rancune profonde qui s'accumule dans le cœur de leurs enfants: que de malades n'ai-je pas entendu me dire combien ils en voulaient à leurs parents de ne les avoir pas initiés et d'avoir été ainsi la cause involontaire de leur névrose et de leur malheur! Je pourrais parler longtemps des conséquences d'une éducation sexuelle insuffisante; mais cela m'entraînerait trop loin; je me borne donc à signaler ce danger très réel.

Voici donc esquissés les effets d'une initiation insuffisante. Ya-t-il mieux à faire?

¹⁾ Tout en reconnaissant les intentions des brochures auxquelles je viens de faire allusion, je suis pressé d'attirer l'attention de leurs auteurs sur le mal qu'ils peuvent faire involontairement et qu'ils ont fait à des êtres doués de consciences scrupuleuses. Sans parler des obsédés, qui s'accrochent à toute condamnation pour se tourmenter d'une façon désastreuse, je signale que certains êtres, qui ne passent pas généralement pour névrosés, mais sont doués d'une sensibilité morale particulière, s'achoppent à tel passage traitant de l'onanisme et, se traitant de grands coupables, s'enfoncent dans des remords inhumains, des luttes stériles et déprimantes; le jour où l'on peut remettre les choses au point (nous reviendrons sur ce sujet dans la suite), non seulement les tourments cessent, mais la pratique s'atténue immédiatement ou même parfois disparaît.

La méthode de la clarté.

Voyons ce qui se passe lorsque les parents se décident à rompre le silence, à répondre aux questions légitimes de la curiosité infantile.

Car cette curiosité, comme toute curiosité, est en principe légitime et saine : c'est le besoin de connaître le monde, tout le monde, y compris son propre corps, y compris les origines de la vie. Il n'y a pas de curiosité malsaine, mais seulement une satisfaction malsaine de la curiosité : celle qui naît des cachotteries imposées par l'attitude peu naturelle ou peu franche des parents ; car la curiosité blâmée devient alors obsédante ; si on lui avait donné réponse, elle serait restée dans de justes limites.

Les enfants se posent toujours des questions. Souvent des parents me disent : „Mais cela ne préoccupe pas mon enfant, cela ne l'a jamais intéressé, je suis sûr qu'il ne pense pas à ces choses!“ Ces parents se trompent dans la plupart des cas. Les enfants ont l'air de ne pas s'occuper de ces sujets ; mais ils n'en ont que l'air : ils enterrent leur curiosité tout simplement, soit qu'ils la cachent délibérément soit qu'ils la „refoulent“, c'est-à-dire la ravalent au fond d'eux-mêmes au point de finir par ne plus en ressentir l'existence : elle est devenue inconsciente. Tous les enfants se posent des questions : d'abord sur leurs origines ; ensuite sur la différence des sexes ; enfin sur le rôle du père. Ce qui empêche les parents de s'en apercevoir, c'est d'abord qu'ils redoutent d'avoir à répondre ; c'est ensuite que les enfants très souvent se taisent : car ils sentent flotter autour de ces sujets une atmosphère de cachotteries ou de défenses. L'enfant est très sensible à ces atmosphères ; il sent, comme je l'ai dit, qu'il ne doit pas interroger. Et puis les parents fuient souvent les occasions que la vie leur offre de donner des éclaircissements à leurs enfants. Par pudeur, par honte mal placée et malfaisante. Il y a tant d'occasions qu'ils pourraient saisir : la naissance d'un petit frère permet d'expliquer d'où viennent les enfants, celle de petits chats ou des animaux de l'étable est une démonstration vivante qui intéresse vivement les enfants, et sans les choquer s'ils y sont préparés par des explications convenables. Le bain pris en commun entre garçons et filles, la toilette d'un petit bébé : voilà l'occasion toute trouvée pour reconnaître la différence des sexes. La fécondation est naturellement illustrée par celle des fleurs, puis par l'accouplement des animaux qui n'échappe à aucun petit. Il est certainement beaucoup plus simple, beaucoup plus facile qu'on ne le croit de répondre aux questions que se posent les enfants. Pour les nôtres je me souviens avoir hésité au début, avoir reculé, avoir évité certaines occasions ; je l'ai bien regretté lorsque j'ai vu comme ils prenaient les choses simplement ! C'est nous les parents qui manquons de simplicité, et ce sont eux qui nous mettent à l'aise ! Que les pères et les mères qui craignent de choquer leurs enfants se rassurent !

Expériences personnelles.

Qu'on me permette de dire maintenant comment les choses se sont passées dans notre famille. Je pourrais parler de telle autre famille dont l'expérience a été analogue à la nôtre; car il se trouve heureusement actuellement un assez grand nombre de parents qui ont essayé de la méthode de la clarté. Mais l'expérience personnelle n'est-elle pas celle qui est toujours la plus vivante pour nous-mêmes et n'est-ce pas ce que nous avons de plus précieux à communiquer aux autres?

Pour *la naissance et la maternité*, cela a été bien simple: nous n'avons eu qu'à saisir les occasions lorsqu'elles se présentaient. Notre aîné a naturellement su que sa maman attendait un petit frère ou une petite sœur; qu'il était en elle, dans son corps, que dans son ventre il y avait une petite chambre faite exprès pour qu'il y pousse. Il a su qu'à un certain moment il se mettait à bouger, qu'on pouvait sentir ses mouvements à travers le corps de sa mère; je crois bien même qu'il a voulu le sentir bouger. Je ne sais plus exactement si c'est lui qui a demandé par où il sortait; nous avons répondu sans hésiter: „par le robinet de maman“ (car nos garçons avaient fait connaissance de leur organe génital sous le nom de robinet; ils transposèrent ce terme sur l'organe de la petite fille). Ceci se passait lorsque nos garçons avaient 5 et 2 ans. Nous n'avons naturellement pas évité le sujet des douleurs de l'accouchement; il est bon que les filles sachent que c'est douloureux de mettre un enfant au monde, mais que la maman supporte cela volontiers à cause de la grande joie qu'elle a d'avoir un enfant; la joie fait oublier la douleur, qui est du reste d'autant plus supportable que la maman s'est maintenue en bonne santé par une vie saine (travail, gymnastique, sport sans excès).

Plus tard, comme ces questions revenaient sur le tapis, je leur montrai des planches représentant le séjour de l'enfant dans la mère, son développement, sa croissance. Cette démonstration n'était peut-être pas indispensable, et bien des parents ne possèdent pas le matériel pour cela; je crois pourtant qu'elle a été utile et a contribué à mettre de la clarté dans les notions de nos enfants et à supprimer un mystère inutile (car tout mystère incite à la recherche). En tout cas nos trois enfants ont été enchantés; ces images les ont prodigieusement intéressés; ils ont vivement admiré. Il n'y a pas eu un mot, une moue qui aient pu faire supposer qu'ils étaient choqués, ni lors des explications, ni plus tard.

Naturellement nous avons comparé ce qui se passe chez l'homme avec ce qui se passe chez les animaux et chez les plantes. Naturellement aussi, à côté de ces explications d'histoire naturelle concernant l'homme, nous n'avons pas négligé de parler de l'amour maternel: ceci c'est tellement le pain quotidien, que j'oubliais presque d'en faire mention. Il est très important, à mon avis, de toujours lier à l'explication du côté physique de tous ces phénomènes, leur côté psychique, sentimental et moral. Il faut que l'enfant prenne

l'habitude de ne pas séparer ces deux faces de la vie, mais de les lier intimement dans son cœur.

La façon dont nos enfants ont parlé de ces questions, quand l'occasion s'est présentée au cours de leur enfance, nous montrait clairement qu'ils en avaient une représentation simple, naturelle, belle; qu'elles étaient „classées“ parce qu'elles avaient reçu une réponse suffisante; qu'ils n'étaient pas, grâce à cela, tourmentés par des questions sans réponse. Quel contraste entre cette liquidation salutaire et les recherches obsédantes de ceux à qui rien n'a été expliqué! Remarquons ici que les explications données dans l'enfance sont souvent oubliées. Cela ne veut pas dire qu'elles aient été inutiles: le chemin est préparé pour des explications subséquentes, la curiosité est étanchée, l'enfant peut s'adonner à d'autres problèmes pendant le temps qu'il perdrait à creuser ceux de la vie sexuelle.

Pour *l'allaitement*, cela a été tout aussi simple que pour la maternité et la naissance. Notre aîné a pu assister aux tétées de son cadet, et ni celui-ci ni notre fille n'ont manqué d'occasions pour être initiés à cet acte pratiqué si simplement dans certains milieux.

La différence entre les sexes a été constatée, admise et comprise tout naturellement par le fait que nos enfants, fille et garçons, faisaient leur toilette dans la même pièce, se baignaient dans la même baignoire ou dans la même cuve d'eau tiédie au soleil de notre jardin.

La différence entre les sexes est un problème qui joue un rôle important dans l'esprit des enfants. Pour comprendre cela, il faut bien nous dire que l'enfant attache beaucoup plus d'importance que l'adulte aux détails de son corps. Pour l'adulte, le corps est bien la base matérielle, indispensable de l'être; mais il occupe à ses yeux une place beaucoup moins importante que le reste de sa personnalité (intelligence, cœur, travail, relations avec les autres). Pour le petit enfant, le corps est d'abord la seule chose existante, avec ses formes, ses sensations, à la découverte desquelles il emploie beaucoup de temps et d'attention. La différence entre les formes corporelles revêtent de ce fait une très grande importance, surtout s'il s'agit d'une région aussi sensible (au psychique et au physique) que la région génitale. Pour la fillette se pose un problème qui l'inquiète. Elle constate en effet que le garçon porte dans la région génitale quelque chose (la verge) qu'elle ne possède pas. Elle pense trop simplement que „cela“ doit toujours exister. Et si elle ne pose pas immédiatement une question qui suscite une réponse satisfaisante, la voilà qui s'imagine que cela poussera encore chez elle. Comme cela n'arrive pas, l'inquiétude se lève dans son cœur: „serait-elle faite autrement que les autres? lui a-t-on coupé cela?“ Ces faits peuvent étonner ceux qui n'ont pas eu l'occasion de scruter l'inconscient de l'enfant. Ce sont néanmoins des faits courants, mais si profondément refoulés qu'il faut en général des méthodes psychologiques spéciales pour les déceler. On fera bien en tout cas d'agir toujours

comme si cette crainte de mutilation ou d'incomplétude menaçait la fillette. Il suffira parfois de lui donner l'occasion d'assister à la toilette d'un bébé de sexe masculin pour que la question soit posée et qu'on la résolve simplement en disant que chez les garçons c'est comme ça et chez les fillettes comme chez elle-même. D'autres fois la fillette demandera pourquoi; il ne sera pas difficile de dire alors que la petite fille, quand elle sera grande, aura besoin d'une porte plus large pour laisser venir au monde ses enfants. Qu'on ne rejette pas le risque que je signale comme illusoire: nous avons vu trop de femmes, mal renseignées dans l'enfance, souffrir encore à l'âge mûr — quelque étrange que cela paraisse — de sentiments d'infériorité dont le point de départ était cette soi-disant infériorité corporelle. Et c'eût été si simple de leur éviter ce tourment paralysant!

Le garçon du reste, lui aussi, peut se faire des représentations fausses en se comparant à la fillette; l'idée que quelque chose peut manquer „là“ crée chez certains des craintes exagérées pour leur propre organe, surtout s'ils se masturbent; et ces craintes, couvées dans le secret de l'inconscient, peuvent avoir des retentissements jusque dans la vie amoureuse de l'adulte (impuissance, par exemple). Ces réactions de crainte, tant chez le garçon que chez la fille, nous paraissent absurdes, à nous adultes. Rappelons-nous qu'elles ne le sont pas pour l'esprit de l'enfant tel qu'il est fait; et qu'elles persistent dans l'inconscient de l'adulte, comme s'il restait en lui une part d'enfant douée de la manière de penser primitive que l'on observe dans les premières années de la vie.

Aurai-je convaincu mes lecteurs de l'importance de ces questions et de la nécessité qu'il y a à ne pas laisser dans l'ombre, comme négligeable, le problème de la différence des sexes? Qu'ils se disent bien que, même si leurs enfants n'ont pas la tendance à prendre au tragique ces questions, ils ne gêneront rien en mettant les choses au point en toute simplicité.

Les périodes. Lorsque notre fille avait 10 ans $\frac{1}{2}$, je lui ai expliqué, je ne sais plus à quelle occasion (et cela en présence des garçons et sans faire de cela le sujet d'un entretien particulier), que chaque mois, chez la jeune fille et chez la femme, „la chambre des petits enfants“ (c'est ainsi que nous nommons la matrice) enlevait sa „tapisserie“ pour en remettre une neuve, afin de bien recevoir l'œuf qui allait y descendre; qu'à cette occasion, les canaux sanguins de cette chambre s'élargissaient et laissaient passer du sang qui s'écoulait ensuite par le robinet; que c'était une bonne chose, que c'était la seule fois que le corps saignait sans être blessé et sans avoir mal (j'expliquai en outre que dans certains cas cela pouvait faire mal, les raisons de cela, et qu'on pouvait y porter remède). A cette occasion, je pus montrer à notre fille sur des planches appropriées l'intéressant changement de „tapisserie“ aux parois de la „chambre des petits enfants“. Il est très important de présenter à l'enfant le phénomène des périodes comme quelque chose de naturel et de bienfaisant, signe heureux de la possibilité d'être mère: la fillette qui a

déjà pu, comme nous venons de le voir, avoir des doutes sur l'intégrité de son corps, n'a que trop facilement la tendance à considérer les périodes comme une blessure, une mutilation, une infériorité, une injustice même. Une mère qui oriente normalement et à temps son enfant sur ce sujet peut lui épargner bien des déboires.

En regard de ceci, je pense aux fillettes qui ont été surprises par les périodes et ont eu peur; à celles auxquelles on a donné une impression de honte et de souillure; à celles auxquelles on a refusé les explications nécessaires et fermé la bouche avec brusquerie, avec sévérité, avec dégoût même! Inutile de dire l'impression qu'elles ont eue de ce phénomène naturel! Je sais, par certaines de mes malades, à quel point cette mauvaise initiation a contribué à avilir la vie sexuelle et même la maternité dans leur esprit!

Et maintenant *le rôle du père*. C'est l'explication que les parents redoutent le plus de donner. Et c'est compréhensible. En effet, pour toutes sortes de raisons trop longues à énumérer, leur propre vie sexuelle est le plus souvent chargée d'une certaine gêne; parfois même ils se reprocheraient presque de trouver de la joie dans l'acte sexuel! L'acte le plus riche de la vie, celui qui crée, n'est pas libre; quoique persuadés dans leur raison qu'il est légitime et bienfaisant, quelque chose au fond d'eux-mêmes n'y adhère pas en toute liberté. Il est dès lors bien compréhensible qu'ils n'osent pas en parler. Je ne pense pas qu'il soit nécessaire et désirable que nous en parlions comme du boire et du manger. L'acte sexuel, s'il est allié à une affection profonde et affinée, reste quelque chose d'intime dont nous ne parlerons jamais à tort et à travers.

Mais je crois qu'il est sain et bienfaisant d'expliquer à nos enfants cet acte en gros, sans insister sur les détails, et sans leur livrer notre intimité, au moment où s'élèvent en eux des questions à son sujet. Ici aussi parler serait beaucoup plus simple que nous ne nous le représentons, si nous savions comme les enfants prennent les choses simplement!

Voici comment j'ai pu expliquer, dans la réalité, le rôle physique du père. Nos enfants savaient déjà pourquoi il n'y a que les gens mariés qui ont des enfants: parce qu'un œuf ne croît que s'il est stimulé par une „petite graine“; ils savaient que c'est le papa qui donne la petite graine. Comment? ... En la déposant dans la chambre des petits enfants. Un jour, dans une course, ils eurent l'occasion de voir un taureau donner la petite graine à une vache; je ne reculai pas et regardai avec eux pour qu'ils aient bien l'impression que ce n'était pas chose défendue ou laide. Ils s'intéressèrent avec beaucoup de simplicité à ce qui se passait; et la première réflexion qu'ils firent, une fois l'acte accompli, ce fut: „Tu sais, le petit veau naîtra au mois de mai!“ Ils avaient calculé les 9 mois; car ils savaient que les veaux sont portés le même nombre de mois que les enfants. En rentrant mon aîné raconta avec joie à sa mère, qui n'avait pas pris part à la promenade, ce que nous avions vu et décrivit la scène avec le plus grand naturel. Quel contraste avec nos cachotte-

ries d'enfants et les sentiments de faute qui pesaient sur nos curiosités qu'on taxait de malsaines!

Et maintenant quelle manière de faire adopter?

Me résumant, je constate d'une part que beaucoup d'entre nous ont été initiés dans le secret et généralement d'une façon dégradante aux phénomènes les plus importants de notre vie. Je sais l'éclaboussure ainsi jetée sur l'image qu'ils se sont faite de la vie sexuelle tout le long de leur jeunesse, parfois jusque dans l'âge mûr. Je pense d'autre part à la façon naturelle dont ces mêmes choses ont pu être racontées à d'autres enfants sans qu'elles les choquent le moins du monde, au contraire. Je sais à quel point leur curiosité a été calmée et à quel point le besoin de chercher dans ce domaine a été apaisé. Je sais comme certains de ces enfants ont su remettre à l'ordre ceux de leurs camarades moins privilégiés, qui salissaient la vie sexuelle et la femme par leurs propos; et ceci très simplement, nullement dans une attitude de „petits saints“. Je me rappelle avec quel enthousiasme certaine fillette, que j'avais instruite, parla de la maternité à l'une des ses camarades. J'ai été frappé de constater que la plupart des enfants à qui j'ai eu le privilège d'expliquer le phénomène de la naissance, ne comprenaient pas qu'on ne leur ait pas raconté ces belles choses plus tôt. Ces enthousiasmes limpides et spontanés ne valent-ils pas les cachotteries habituelles?

J'ajouterai que les enfants initiés que j'ai interrogés à la puberté m'ont déclaré être satisfaits d'avoir reçu, dans leur enfance, des explications sur ces sujets. Ils m'ont donné l'impression très nette d'attacher une moins grande importance à la question sexuelle que ceux de leurs camarades qui n'avaient pas été instruits. Enfin quand on pense combien les défenses créent facilement le goût du fruit défendu, quand on sait que les jeunes élevés dans une atmosphère de défense deviennent facilement des adultes préférant le défendu au permis dans le domaine sexuel et fuyant facilement le lien conjugal pour les aventures, on regardera peut-être à deux fois avant de refuser à l'enfant l'information que sa curiosité appelle.

Peut-on hésiter entre deux manières de faire qui ont des résultats si différents?

Je laisse mes lecteurs faire leur choix.

II. Comment s'y prendre?

Le devoir des parents.

Et d'abord qui doit instruire les enfants en ces matières? Je répondrai par une question: „Qui les enfants interrogent-ils sur tout ce qui les intrigue?“ Leurs parents bien entendu; du moins tant que ceux-ci leur inspirent confiance et ne leur ont pas refusé les explications qu'ils leur doivent. Tant que les parents prendront le temps de les écouter, tant qu'ils leur diront la vérité,

les enfants continueront à leur parler en toute simplicité de ce domaine quand l'occasion s'en présentera. Si au contraire les parents éludent les questions, donnent des réponses inexactes ou les trompent, les enfants se tourneront ailleurs, c'est naturel! Il n'y a donc pas à hésiter: c'est aux parents à répondre, dans ce domaine comme dans les autres, aux questions de leurs enfants; à répondre ce qu'ils savent, rien de plus. Et lorsqu'ils ne savent pas quelque chose, rien ne les empêche de dire à leur enfant: „Je ne sais pas, je chercherai et te dirai“, ou bien: „Je demanderai à ta maîtresse ou à ton maître, ou à telle ou telle personne.“ Ils trouveront toujours moyen de se renseigner. Il y a du reste suffisamment d'ouvrages bien faits et à leur portée sur ces sujets.¹⁾

Et si l'enfant n'interroge pas? Je crois que s'il ne pose aucune question dans le domaine de ses origines, de la naissance, c'est soit qu'on l'a empêché d'entrer en contact avec lui, soit qu'on lui a caché quelque chose; il sent alors qu'il y a de ce côté-là des sujets auxquels on ne doit pas toucher.

Remarquons ici que ce qui empêche les parents de donner à leurs enfants l'instruction désirée, ce n'est pas tant leur ignorance que leur manque de liberté intérieure. Le manque de connaissances est souvent une excuse; elle tombe dès que les parents ont été libérés du sentiment de faute qui pèse encore sur leur propre curiosité sexuelle, celle qui les a tourmentés dans l'enfance, qu'ils ont satisfaite d'une façon défendue, et qu'ils ont parfois oubliée. Lorsqu'ils l'ont ainsi oubliée, leur sévérité se rabat sur leurs enfants avec une incompréhension néfaste. Il n'y a pas de pire censeur que le pécheur qui s'ignore.²⁾

La manière de faire.

Il faut laisser les occasions se présenter à l'enfant, les saisir; si elles sont rares, les guetter peut-être. Pourquoi? Parce qu'il vaut mieux arriver le premier et ne pas laisser les autres faire de mauvais ouvrage. On ne sort pas de là: si ce ne sont pas les parents qui instruisent leur enfant, ce seront les autres, les camarades, etc. On sait ce que cela vaut! (Tous les camarades ne salissent pas ces choses, mais ce sont ceux qui les salissent qui interviendront, on peut en être sûr.) Qu'on choisisse!

On ne peut pas dire à quel moment nous aurons à répondre aux questions; cela dépend du caractère et du développement de l'enfant, des circonstances, du milieu; il faut répondre suivant les circonstances. J'ai indiqué à la page 6 à quel âge se manifestent généralement les curiosités touchant la naissance et la différence entre les sexes; j'ai dit aussi à quel âge nous avons eu l'occasion d'instruire nos enfants; on ne peut donner aucune règle au sujet du moment opportun; on doit se borner à constater que les parents arrivent

¹⁾ Je cite au hasard deux écrits parus chez nous: la brochure intitulée „Education sexuelle, petit guide dédié aux parents par la société genevoise d'Utilité publique“, publiée par le secrétariat romand d'hygiène sociale et morale à Lausanne (Grand Pont 2), et le volume très intéressant qu'à consacré il y a quelques années Mme Stéphanie-Cherbuliez, D^r en médecine, à l'instruction et à l'éducation sexuelles sous le titre de: „Le sexe a ses raisons“ (Payot éditeurs).

²⁾ Bien entendu, ce n'est pas moi qui traite ces parents de pécheurs!

le plus souvent trop tard avec leurs explications et que c'est généralement avant 7 ans que se posent les questions essentielles. Comme nous l'avons vu, l'intérêt pour ces questions subit souvent une éclipse partielle de 7 ans à la puberté, pour réapparaître à ce moment-là. Attendre la puberté pour intervenir est trop tard: on a manqué l'occasion et l'enfant trop souvent a déjà tout appris de source peu limpide et peu saine, et il s'est fermé sur ce point essentiel à ses parents. Il ne faut pas donner plus d'explications qu'il n'en est demandé, ne répondre en général qu'aux questions qui sont posées ou qui paraissent travailler la pensée de l'enfant. L'enfant réfléchit un temps à la réponse reçue, puis en vient naturellement au bout d'un certain temps à une autre question que lui dicte la logique des causes et des effets. On procède ainsi par étapes naturelles, ne parlant que lorsqu'il existe vraiment un intérêt actuel (ne pas oublier que, en raison de l'atmosphère entourant communément ces questions, l'intérêt se dissimule très souvent sous une indifférence de surface). Des explications en bloc sur toute la question sont beaucoup moins efficaces, puisque l'enfant ne se pose pas tous les problèmes à la fois; elles ne sont indiquées que lorsqu'on arrive trop tard, que tout a déjà été appris d'une façon plus ou moins déformée.

Il faut parler à l'enfant en termes simples, à sa portée, en termes qui fassent image pour lui. Nous avons parlé aux nôtres de „chambre des petits enfants“, de „robinet“, „d'œufs“, de „petite graine“, du „sac de la petite graine“, de „robinet du lait“, et nous en sommes venus peu à peu aux termes de l'adulte; que chacun parle comme il pense que ses enfants comprendront! Nous n'avons pas institué de conversations spéciales; nous avons saisi les occasions. C'était souvent et tout naturellement à table, quand garçons et fille étaient ensemble et qu'ils pouvaient faire des réflexions et poser des questions les uns devant les autres; ainsi ces faits entraient dans le domaine des sujets dont on peut parler librement en famille, de ceux qu'on peut traiter avec ses parents; dans celui où l'on peut poser des questions et où l'on reçoit des réponses. Tout ceci se passe le plus simplement du monde . . . si les parents sont libres dans ce domaine!¹⁾ Alors les parents ne prendront pas des „airs de circonstances“ pour parler d'une naissance ou d'une grossesse; ils ne baisseront pas la voix quand il s'agira d'une maman qui nourrit son enfant; ils n'auront pas l'air de dire que les organes génitaux sont moins respectables que le reste du corps. Sur ce point il y aurait beaucoup à dire.

La question du nu.

Arrêtons-nous un moment à cette question de la curiosité à l'égard des organes sexuels (organes génitaux, proprement dits, seins, signes secondaires du sexe) et du nu.

¹⁾ Nous reparlerons plus loin de ce point essentiel: la liberté intérieure des parents vis-à-vis de ces questions.

Le vêtement — à côté de sa fonction protectrice contre le froid et le chaud — a pour mission de cacher notre nudité. Dans ce sens, il est destiné à diminuer les intérêts sexuels. Seulement, en cachant plus particulièrement certaines parties du corps, précisément les régions sexuelles, en en interdisant la vue, il donne à ces régions l'attrait de l'inconnu, du défendu. L'enfant, comme on sait, est fort sensible à cet attrait : tant de choses lui sont défendues, et il est si naturellement curieux ! Son attention est donc attirée comme la nôtre vers les régions que l'on cache.

Chez ses parents, à la plage, ce sont toujours ces mêmes régions que l'on couvre soigneusement, que l'on ne découvre jamais, que l'on défend de regarder et de montrer. Le vêtement, destiné primitivement à diminuer les intérêts sexuels, stimule donc fort souvent, par certaines de ses parties, la curiosité naturelle de l'enfant. Et l'on sait que la mode cherche à faire valoir certains éléments du corps féminin avec une ingéniosité sans cesse renouvelée ; elle habille souvent pour déshabiller.

On peut dès lors se demander — puisqu'il n'est pas question, dans l'état de nos mœurs et dans notre climat, de supprimer le vêtement — s'il ne serait pas sain de contrebalancer cette action stimulante inévitable en habituant les enfants à voir la nudité complète à l'intérieur de la famille dès leur plus tendre enfance ; de se voir nus les uns les autres et même de voir leurs parents nus aux occasions où cela se fait naturellement : bain, toilette. Pour ma part je pense que cette manière de faire, loin d'exciter la curiosité sexuelle des enfants, tendrait à diminuer celle-ci par le seul fait qu'elle aurait été librement satisfaite et jamais stimulée par l'attrait de la chose cachée ou défendue. Je crois que des enfants ainsi préparés sont moins sensibles à tous les artifices qu'emploie la mode pour mettre sexuellement en valeur le corps de la femme¹⁾, à tout ce qui, dans les affiches et les photos de cinéma, est destiné à attirer la curiosité du client par le chemin des intérêts sexuels. L'habitude de voir le nu se prend aussi facilement que celui de voir hommes et femmes habillés : celui qui a été mis en sa présence dès l'enfance le considère comme l'état normal dans les circonstances habituelles où il est offert à sa vue. Ce qui est risqué, ce n'est pas le nu en lui-même, mais c'est sa révélation brusque (surtout celui des adultes pour l'enfant) après des années de précautions destinées à le cacher, donc après des années d'ignorance et de curiosité plus ou moins vive. C'est pourquoi je ne pourrais recommander la pratique du nu en famille que si elle existe dès la naissance de l'enfant ; tout changement d'attitude en cours de route comporte des risques de choc et peut faire plus de mal que de bien. En outre il importe avant tout que des expériences de ce genre ne soient pratiquées que par des parents tout à fait libres et tout à fait convaincus. Tout essai qui révélerait de la gêne à l'enfant irait à fins contraires. Ce n'est

¹⁾ Je ne porte aucun jugement de principe sur cette mise en valeur. Je signale simplement certains facteurs qui, dans notre civilisation, sont propres à exciter la curiosité de l'enfant.

que dans ces conditions que le ton des parents, leurs paroles, leurs gestes donneront à l'enfant l'impression que ce qu'on est en train de faire est normal.

Pour les parents qui ne pensent pas devoir pratiquer une telle liberté, remarquons que l'attitude qu'ils observent en s'habillant et se déshabillant devant leurs enfants, est de première importance; s'ils le font avec naturel, il n'y a pas de risques que leurs enfants soient anormalement intrigués par leur anatomie; mais qu'ils se gênent et prennent mille précautions pudibondes pour ne pas être vus, c'est alors que les petits seront troublés.

Ajoutons, pendant que nous parlons du nu, que l'attitude des parents est déterminante pour induire dans l'esprit de l'enfant une attitude saine à l'égard de ses organes génitaux . . . ou le contraire! Si nous lui apprenons à les soigner comme le reste de son corps, à les laver comme les mains, le visage ou les oreilles, ce sera un grand pas de fait vers le respect que nous désirons qu'il ait à leur égard. Le voisinage des organes produisant l'urine et les selles ne prédispose que trop à inspirer à l'enfant l'idée que toute cette région est sale; on ne la combattra efficacement qu'en faisant les distinctions nécessaires, et surtout en observant la même propreté pour ces régions que pour les autres: aucune place du corps n'est sale si on la lave régulièrement et si on en prend soin, voilà ce qu'il est bon de faire sentir à l'enfant.

Telles sont les principales suggestions que je désirais faire au sujet de l'instruction sexuelle de nos enfants. En terminant je tiens à insister sur ceci: c'est qu'une instruction aussi complète que celle que je préconise n'est recommandable que si on la commence à la naissance pour ainsi dire. Autoriser l'enfant depuis tout jeune à voir tout ce qu'on peut lui montrer, répondre à sa curiosité naturelle dans la mesure où cela est possible et d'une manière appropriée à son âge psychologique, voilà ce qui ne peut lui faire que du bien. Ce qui peut le choquer et avoir le plus mauvais effet c'est, comme nous l'avons vu pour le nu, tout changement brusque dans l'attitude de ses parents dans ce domaine, toute révélation abrupte succédant au mystère, toute explication arrivant subitement après des années de silence. Il n'est pas de meilleure manière, pour donner trop d'importance aux choses, que cette façon d'éclairer brusquement un objet qu'on a longtemps tenu dans la pénombre ou la nuit complète; l'effet du projecteur est immanquable et le choc est d'autant plus fort que l'objet revêt une importance particulière au point de vue instinctif.

Même dans une information pratiquée en prenant ces précautions et menée avec le tact nécessaire, il est certaines expériences qu'il convient d'éviter à nos enfants civilisés actuels: qu'un tout petit enfant dont on ne se méfie pas, qui ne parle pas encore et paraît absorbé dans son monde personnel, assiste sans qu'on le sache, par la vue ou par l'ouïe, aux rapports sexuels de ses

parents, cela est un choc¹⁾ indésirable qu'il faut lui éviter. Que les parents ne gardent pas leurs enfants trop longtemps dans la chambre conjugale; si cela est possible.

Deuxième partie.

Réflexions sur l'éducation sexuelle.

Son but.

Jusqu'ici nous n'avons guère parlé que d'instruction, d'information. Si la façon d'instruire est déjà un élément très important dans l'éducation, nous n'avons posé aucun jalon éducatif dans le sens habituel du terme.

Et pourtant nous ne pouvons pas davantage laisser l'instinct sexuel sans éducation que les autres instincts²⁾; ce serait la fin de toute civilisation. Reste à savoir ce que nous voulons obtenir en l'éduquant, comment nous pouvons y arriver et à quel âge nous devons commencer à nous occuper de la chose.

Notre but, en voulant faire une éducation sexuelle, c'est non pas simplement d'amener l'enfant à se soumettre à certaines lois sociales nécessaires, mais bien de permettre à l'être humain de s'épanouir librement dans l'amour, de disposer aussi complètement que possible des forces d'amour (sexuelles) qui sont en lui, et d'en être le maître conscient, de façon qu'elles servent à son bonheur et au bonheur des autres, en particulier à celui de son conjoint et de ses enfants. C'est aussi, en dehors de toute question d'amour, de permettre à ces forces instinctives d'être utilisées au maximum dans nos activités diverses, notre travail, nos œuvres créatrices (sous la forme de ce qu'on a appelé les sublimations), et d'éviter ainsi que, mal administrées, elles ne soient au contraire un empêchement au travail. Ce second but a une importance beaucoup plus grande qu'on ne le pense communément. Comment atteindre ces buts?

La sexualité de l'enfant.

En premier lieu, pensons-nous, en nous libérant de l'idée fausse que l'instinct sexuel n'existe chez l'être humain qu'à partir de la puberté³⁾. Comment nous occuper de ces tendances primordiales si nous ne le faisons pas dès leur apparition, c'est-à-dire dès les premières années de l'enfance, au temps où se forment les premières habitudes? On a longtemps nié l'existence de tendances sexuelles chez l'enfant et tenu pour pervers celui qui en manifestait avant la puberté. C'est là une erreur qui a été néfaste à toute l'éducation sexuelle

¹⁾ En usant de ce terme de „choc“, je veux simplement dire que l'enfant de chez nous n'est pas préparé à cette expérience. Je regretterais que ce mot suggérât aux adultes l'idée qu'il pût y avoir quelque chose de choquant dans les rapports sexuels.

²⁾ On n'éduque pas les instincts, cela va de soi; on éduque les enfants en vue de les rendre maîtres de leurs instincts, ce qui est tout autre chose.

³⁾ En fait, l'intérêt pour les phénomènes de la naissance, de la conception, de la différence des sexes, dont nous avons abondamment parlé, doit déjà être rattaché aux instincts sexuels. Ce qui va nous occuper maintenant, c'est l'instinct dans le sens sensitif et actif (sensations, désirs, impulsions, actes).

et qui a porté un très grand préjudice à des milliers d'êtres. Comment? cet enfant a des organes sexuels munis de nerfs sensibles, qui auront pour mission, lorsqu'il sera adulte, de jouer une partie primordiale dans la symphonie de l'amour; et vous voudriez que, munis déjà d'une vive sensibilité, ces organes ne sentent rien? Mais cela est aussi injuste que si vous demandiez à cet enfant de ne rien éprouver avec ses yeux, de ne rien entendre avec ses oreilles! Si nous arrivons à cette conclusion de bon-sens, il nous sera bien plus facile de comprendre ce qui se passe chez l'enfant, partant de l'aider et de l'éduquer efficacement. Il est donc tout aussi légitime qu'il éprouve des sensations agréables dans la région génitale que l'adulte, même si sa sensibilité est moins développée que celle de ses parents, ce qu'il resterait à prouver. En outre, il est naturel et normal que, déjà avant la puberté, à plus forte raison à partir de ce moment-là, il éprouve une certaine attirance physique, parfois un certain trouble, à l'égard des êtres de l'autre sexe. Ceci n'est pas toujours clairement perçu par son conscient, mais n'en existe pas moins dans la profondeur. Cette constatation nous amène à deux questions importantes, auxquelles il nous faut répondre maintenant:

1. Faut-il parler à l'enfant du plaisir sexuel?
2. Quelle attitude prendre vis-à-vis de l'onanisme?

La question du plaisir.

Jusqu'ici nous avons passé en revue les points suivants de l'instruction sexuelle du jeune enfant: d'un côté les faits matériels de la naissance, des organes du sexe, du rôle du père; de l'autre des sentiments d'affection qui lient parents et enfants, mari et femme. Nous n'avons pas encore touché à l'élément „plaisir“ de la vie sexuelle. Pourtant cet élément est des plus importants, puisqu'il a été donné à l'homme et à la femme comme une sorte de „prime“¹⁾ à l'accomplissement de leur destinée de créateurs. C'est comme si la nature avait dit „Croyez et multipliez; chaque fois que vous semerez la vie, chaque fois que vos corps s'aimeront, ils éprouveront les joies les plus profondes qui se puissent donner.“ Cet élément joue un rôle si prépondérant qu'à lui seul (et à combien plus forte raison si nous y joignons l'immense domaine des sentiments) il justifie sur le terrain instinctif la parole: „l'amour est plus fort que la mort.“ Il faudrait dire: „l'amour est plus fort que l'instinct de conservation personnelle.“ On sait qu'il pousse de nombreux humains à accomplir leur destinée amoureuse en dehors des lois établies par la morale. On sait aussi qu'il les pousse à le faire parfois au mépris de leur santé (risques de maladies vénériennes dans la prostitution). N'est-il pas psychologiquement faux que l'instruction sexuelle taise cet élément du plaisir? N'est-il pas normal que l'enfant sache qu'il y a une jouissance physique dans l'amour, et non pas seulement une joie du cœur? Cela nous paraît évident. Si nous taisons cet

¹⁾ Le mot est de Freud.

élément, nous cachons une partie de la vérité. Et l'enfant le découvrira tôt ou tard. N'a-t-il pas eu déjà, comme nous venons de le voir, certaines sensations agréables dans le domaine sexuel et génital?¹⁾ Même s'il n'a pas réalisé de quoi il s'agissait, même s'il n'a pas compris certaines autres manifestations qui se passaient en lui (érections, rêves symboliques), son être en a fait plus ou moins inconsciemment l'expérience. Il n'y a aucune raison pour que seules ces sensations plus particulièrement sexuelles ne soient pas ressenties, alors que tant d'autres impressions agréables sont admises par son milieu et lui sont parfois prodiguées par ses parents. En effet les sensations génitales ne sont pas un groupe à part réservé à l'adulte: elles font partie de la grande famille des sensations agréables qui s'éveillent sur tout le corps du petit enfant au contact affectueux de ceux qui l'aiment: contact de la peau chez l'enfant qui se blottit, câlineries, caresses, baisers; tous les contacts agréables de l'adulte existent déjà chez l'enfant, lui sont permis, lui sont donnés et souvent prodigués. Du reste l'onanisme, dont nous parlerons longuement dans la suite, a révélé très tôt à l'enfant qu'un plaisir très net peut être déclenché dans la région génitale. Si nous taisons cet élément si important de la vie sensible, l'enfant ressentira plus ou moins clairement une lacune dans l'initiation qu'il aura reçue: „Il y a, se dira-t-il, quelque chose qu'on ne me dit pas; il y a un trouble agréable dont on ne me parle jamais. Pourquoi? est-ce une chose défendue? est-ce que mes parents me cachent quelque chose?“ Et ce doute peut ébranler la confiance que l'enfant avait jusqu'alors témoignée à ses parents dans ce domaine et l'empêcher de s'adresser à eux à l'avenir. Cette omission bien intentionnée des parents peut être chèrement payée.

Il nous faut mentionner ici, à propos du plaisir, une difficulté que rencontre la femme dans son évolution. Un certain nombre de jeunes filles ont la tendance à considérer les rapports sexuels comme quelque chose de violent, parfois même de cruel, à quoi elles seront obligées de se soumettre si elles se marient. Cette représentation malencontreuse est due à plusieurs raisons, trop longues à énumérer ici. L'une d'elles est une instruction sexuelle mal faite qui a laissé s'installer cette impression de mutilation, dont nous avons parlé, ressentie à l'occasion de la vue de son anatomie, de l'apparition des périodes et de récits touchant des accouchements difficiles. Il est très important de contrebalancer ces impressions par des représentations de joie et de plaisir.

La manière de parler du plaisir physique qui accompagne l'acte d'amour est certes délicate, mais on peut introduire très simplement cette notion dans les explications données à l'enfant en lui disant par exemple que, lorsque les parents s'aiment beaucoup, tout l'être en a de la joie: le cœur et le corps; qu'au moment de créer surtout, quand le père donne „la petite graine“ à la

¹⁾ „Sexuel“ se rapporte aux sensations naissant dans tout l'organisme à la vue, au contact ou à la pensée d'un être de l'autre sexe; „génital“ aux sensations naissant dans la région des organes génitaux proprement dits.

mère, ce corps a un plaisir encore plus grand, surtout les organes de la procréation, un peu comme ce qui se passe en petit à la joue lorsqu'on reçoit un baiser de quelqu'un qu'on aime beaucoup, ou à n'importe quelle place du corps lorsqu'on est caressé¹).

Voilà ce que des parents peuvent dire à leur enfant, s'ils sont vraiment libres à l'égard de ces sujets et de cet enfant; leur intuition leur inspirera sûrement les termes appropriés à son âge et à sa psychologie. Il est bien entendu que des parents qui ne se sentiraient pas suffisamment libres feront mieux d'en rester à des explications plus générales et plus simples.

Ajoutons ceci: à toute explication d'ordre physique de ce genre il sera bon de joindre quelques mots concernant le côté sentiments, cœur; et l'on aura soin, si le rôle du père est révélé aux enfants à l'occasion de l'accouplement de deux animaux, d'ajouter tout de suite par exemple: „Chez l'homme, c'est beaucoup plus beau, parce que le père aime tout autrement la mère, avec son cœur, avec sa tendresse, pas seulement avec son corps, etc.“ On associera ainsi, dans l'esprit de l'enfant, le côté sentiment, moral, au côté sensations, jouissance physique; et ce sera une excellente chose qu'il sente unis par ses parents, ces deux éléments qu'on sépare trop souvent. Car il n'y a de bonheur complet pour le couple humain que dans l'harmonie des deux lignées de phénomènes, ceux du cœur et ceux du corps; le plus grand bonheur, sur ce point, c'est lorsqu'il n'y a plus deux choses alliées, mais une seule fête de l'être tout entier.

L'onanisme.

Si nous admettons l'existence d'une sensibilité particulière des organes génitaux dès les premiers mois de la vie, nous ne nous étonnerons pas de constater que l'enfant en fait tout naturellement la découverte, par exemple lors de sa toilette ou au cours des explorations auxquelles il soumet son corps et où ses petites mains tâtent ceci et tâtent cela, surtout ce qui dépasse: orteils, lobe de l'oreille, etc. Que la main du petit garçon rencontre son membre viril, il en ressentira un agrément, qu'il aura la tendance à renouveler à l'occasion, et d'autant plus qu'il sera nerveusement plus sensible. Ce sont ces attouchements de la région génitale, en général peu marqués dans la première année, qui reprennent avec plus de fréquence vers les 5 ans (ils deviennent alors parfois un jeu auquel l'enfant prend plaisir), s'espacent ensuite pour reflourir à l'âge de la puberté, ce sont ces attouchements auxquels on a donné le nom d'onanisme ou de masturbation. On sait qu'à la puberté ils prennent un caractère plus actif et aboutissent facilement à une crise de jouissance

¹) On peut en outre, je crois, rapprocher sans danger ce plaisir génital des parents créateurs de celui que l'enfant a éprouvé lorsqu'il touchait ses organes à lui, si l'on prend soin de faire le départ entre ce jeu occasionnel et passager que devrait rester l'onanisme de l'enfance et dont nous parlerons plus loin et l'acte sexuel adulte, indiquant que ce dernier est légitimé par la vraie fonction des organes génitaux.

(ressemblant à l'orgasme des rapports sexuels de l'adulte) avec expulsion de semence chez le garçon, sécrétion vaginale chez la fille; cet acte s'accompagne alors volontiers de représentations amoureuses, ce qui est assez naturel puisque c'est bien à un acte sexuel avec un être de l'autre sexe que l'adolescent ou la jeune fille seraient amenés par leur instinct si nos mœurs ne s'y opposaient pas. Beaucoup de personnes réservent le mot d'onanisme à cette pratique de la puberté, qui est si répandue (chez les deux sexes, probablement un peu moins chez la jeune fille que chez le jeune homme) que les auteurs bien informés estiment à 10% au maximum le nombre de ceux qui ne s'y sont jamais adonnés; c'est cet onanisme-là que les traités d'éducation sexuelle visent en général; c'est à lui que beaucoup d'entre eux ont attribué des conséquences néfastes nombreuses et variées. Pour nous, nous appelons onanisme tout acte de l'être humain visant à tirer un plaisir de ses organes génitaux par d'autres moyens que par l'acte sexuel, et ceci à n'importe quel âge et sans s'occuper de savoir s'il y a émission de produits sexuels ou non; cette pratique se réalise en général sans la collaboration d'un autre être, au moyen de la main, mais elle peut être effectuée grâce à d'autres gestes du corps, par exemple par le frottement des cuisses l'une contre l'autre.

Quelle importance attribuer à cette pratique et quelle attitude observer à son égard par l'éducateur?

Pour y voir plus clair et nous permettre d'agir de façon plus utile, nous pourrions distinguer deux sortes d'onanisme (il va de soi que cette distinction est purement arbitraire et destinée simplement à fixer les idées et à nous permettre d'adopter une attitude pédagogique mieux adaptée): celui d'abord qui est pratiqué à titre de jeu quasi inconscient et qui est comme la découverte de la sensibilité particulière d'une région du corps, comme l'exercice préliminaire et rudimentaire d'une fonction qui ne trouvera son épanouissement que beaucoup plus tard. On peut comparer ce geste au „lolage“ de l'enfant qui aimerait téter; ou bien aux caresses, que la fillette, future maman, prodigue à sa poupée; ou bien encore à la poursuite du petit chat qui s'amuse avec un peloton, comme pour s'exercer à la chasse aux souris. C'est ce que les psychologues ont appelé une fonction ludique (ludum, le jeu): le jeu de l'enfant prépare à la fonction, à l'acte utile de l'adulte. Il serait faux de prendre ces jeux au tragique. Gronder irait à fins contraires; se moquer risquerait de fixer ce geste en habitude, comme la moquerie fixe le bégaiement. La seule intervention qui ne risque pas de nuire, c'est d'expliquer qu'il s'agit d'un jeu d'enfant, qu'il est normal de ne pas le perpétuer; qu'en outre il est préférable pour ces organes de les laisser tranquilles pendant qu'ils se développent, comme on laisse tranquille l'œil par exemple. On introduit ainsi une notion de discipline (parallèlement par exemple à la discipline de propreté de ces organes) sans créer de suggestion de faute, de vice ou de péché. Car c'est cela qu'il faut éviter. Nous avons trop souvent constaté, comme médecin, le mal

produit par ces notions dans la vie des enfants et des adolescents — avec ses répercussions jusque dans l'âge mûr — pour ne pas mettre très sérieusement en garde les personnes qui les utilisent. Il est superflu de dire ici que toute menace consistant à dire à l'enfant que ses organes deviendront malades, qu'ils ne pourront plus jouer leur rôle, ou même „qu'on les lui coupera s'il continue“ est une cruauté et une maladresse qui peut avoir les plus graves conséquences chez des êtres sensibles (impuissance par exemple, tourments moraux torturants). En outre toute menace risque, comme je l'ai dit, de fixer le geste en habitude, en obsession. Ceci nous amène à la deuxième sorte d'onanisme que nous avons distingué pour plus de clarté: celui qui est déjà devenu une habitude et est souvent accompagné de sentiments de faute qui tourmentent l'enfant. Il se rencontre déjà entre 5 et 7 ans, mais est plus fréquent aux approches et au moment de la puberté, parce qu'à ce moment-là le plaisir qu'il procure devient plus vif. Il peut devenir une habitude tyrannique et parfois obsédante; elle devient d'autant plus obsédante qu'elle est accompagnée de sentiments de culpabilité plus forts. On connaît ces adolescents qui font des pactes avec eux-mêmes et qui, à chaque „chute“, sont profondément déprimés. Plus ils s'acharnent pour avoir la victoire, plus ils sont assiégés par l'idée sexuelle, et plus ils sont poussés à recommencer. Certains adolescents, qui luttent contre leur habitude, s'angoissent à l'idée qu'ils vont avoir un nouvel échec au moment où ils sont obsédés par des idées sexuelles; ils finissent par s'y adonner pour être délivrés de leur angoisse. Dans ces cas plus que jamais il est contre-indiqué d'être sévère; toute menace aggrave l'habitude, toute compréhension l'atténue; chaque fois qu'un jeune homme ou une jeune fille ou un adulte tourmenté me parle de son onanisme, et qu'il rencontre, au lieu de réprobation, de la compréhension et le désir de l'aider, immédiatement son habitude devient moins tyrannique. Remarquons qu'on rencontre ces cas d'onanisme obsédant le plus souvent non pas chez des amoraux, mais chez des personnes douées d'une sensibilité morale particulière, d'une conscience au-dessus de la moyenne; c'est donc non seulement une grave injustice mais une lourde faute psychologique que d'accabler des êtres de ce genre: on inflige une souffrance morale imméritée et l'on travaille sans le savoir à ancrer une habitude: car, comme je l'ai dit, plus ces êtres luttent dans cette atmosphère de culpabilité, plus ils sont obsédés par la crainte de „retomber“, plus aussi les pensées sexuelles deviennent envahissantes, précisément parce qu'ils les redoutent. Cette seconde catégorie d'onanistes a besoin non pas de leçons de morale, mais de pouvoir se confier à un psychologue ou à un médecin versé dans ces matières, éventuellement à un psychanalyste (les femmes psychanalystes d'enfants sont particulièrement indiquées dans les cas d'onanisme de l'enfance). Ceci nous amène à remarquer dès maintenant que la question de l'onanisme est beaucoup plus une question psychologique que physique, purement corporelle.

Mais, avant de parler de la question psychologique, mettons brièvement au point celle des facteurs corporels qui incitent l'enfant à se masturber. Nous avons vu comment l'enfant découvre l'onanisme-jeu en explorant son corps. On sait en outre que bien des causes matérielles peuvent inciter l'enfant à ce geste de plaisir : phymose (ouverture du prépuce trop étroite), sécrétions des organes génitaux qui fermentent et qu'on n'a pas l'idée d'éloigner par une toilette soignée, urine trop acide, petits vers (oxyures) qui proviennent de l'anus et viennent ramper sur les organes et les chatouiller (ceci essentiellement chez les petites filles), vêtements trop serrés ; tout ce qui irrite cette région pousse l'enfant à y porter la main. On fera donc bien, lorsque l'enfant paraît „se toucher“ plus qu'occasionnellement, de rechercher les causes matérielles que je viens d'énumérer et d'y porter remède. On ne saurait s'imaginer combien de gens sont peu soigneux de leurs organes génitaux ; on lave des régions qui n'auraient quasi pas besoin d'être lavées et on ne touche pas à des régions qui, par les sécrétions qui s'y produisent, ont le plus de droit aux bienfaits de l'eau et du savon.

Au moment de la puberté un excitant corporel se fera sentir avec plus de force que les causes externes que nous venons d'énumérer : c'est l'excitant interne de l'instinct, qui s'accroît à ce moment-là en même temps que l'activité des glandes génitales donne lieu à des sécrétions internes et externes (semence, œufs) : le jeune être est poussé à se décharger de ces produits vitaux, en même temps que son évolution le pousse vers l'amour.

Mais si l'attirance amoureuse vers l'autre sexe joue un rôle important à la puberté, dès l'enfance d'autres causes psychologiques ont joué un rôle tout aussi important. Le service que nous a rendu la psychologie des profondeurs c'est de nous avoir révélé l'importance de ces causes psychiques précoces.

D'abord, il est indéniable que l'enfant peut éprouver des attirances et des émois érotiques bien avant la puberté, que cela est même plus fréquent qu'on ne le croit ; ces attirances sont très souvent inconscientes ; elles ne doivent pas être considérées comme des perversions. Mais, outre ces émois se rapportant à l'autre sexe dans un sens qui fait penser à l'adolescence, le plaisir sexuel peut représenter d'autres genres de sentiments : comme le „lolage“, il peut avoir le sens d'une compensation ; on pensera à ce rôle dès que l'onanisme n'est pas causé par des facteurs matériels et qu'il atteint une certaine importance, qu'il n'est plus le simple jeu préparatoire dont nous avons parlé. On fera bien alors de se demander s'il n'y a pas un trouble, une souffrance cachée dans la vie affective de l'enfant, si peut-être il ne reçoit pas assez d'affection, de tendresse, s'il ne se sent pas mis de côté en faveur d'un nouveau venu, s'il ne se croit pas en butte à une injustice. Les enfants abandonnés ou placés loin de la maison se mettent facilement à se masturber en guise de consolation. On voit bien quelle erreur on commettrait en grondant un enfant qui pratique

l'onanisme pour se consoler. Ce qu'il lui faut, à cet enfant, c'est d'être compris, c'est de pouvoir parler de son chagrin, c'est de recevoir de l'intérêt, de recevoir l'amour dont il a besoin. Et si ses exigences sont trop grandes, ici aussi ce qui l'aidera c'est que l'on parle avec lui du fond de la question, pour l'amener si possible à une attitude mieux adaptée à la réalité de la vie. On n'agira donc pas autrement, dans ces cas-là, que lorsqu'on est en face d'un „lolage“, d'un suce-doigts exagéré ou qui se perpétue ou qui reprend après interruption: on y verra le signe révélateur que quelque chose cloche dans la vie affective du petit enfant, et l'on cherchera le remède approprié: affection, intérêt, distraction, jeux, compagnie d'autres enfants. Au lieu de s'attaquer à l'effet, on cherchera à supprimer la cause. Le remède combattra en même temps la conséquence essentielle que nous craignons dans l'onanisme, celle que nous redoutons déjà dans le „lolage“ prolongé: le repliement de l'enfant sur lui-même, qu'il prenne l'habitude de chercher toute satisfaction en lui-même au lieu de chercher son plaisir dans la compagnie des autres et dans leur affection, dans la découverte du monde extérieur, en un mot dans les rapports avec ce qui n'est pas lui. Et ceci est vrai tout autant de l'onanisme de l'enfance que de celui de la puberté. A côté de ce repliement sur soi-même l'onanisme provoque, par l'accaparement des pensées et les préoccupations qui l'accompagnent, une dépense psychique qui peut être assez considérable, surtout si, à tout ce travail intérieur, s'ajoute un conflit moral, des remords sans cesse renaissants.

On le voit, dès que l'onanisme sort des limites d'un jeu occasionnel et préparatoire, dès qu'il devient une habitude, ce sont des conséquences d'ordre psychique que nous redouterions pour celui qui s'y adonne (accaparement des forces psychiques, à un moment où l'enfant en aurait besoin pour son travail scolaire; fixation, chez la fille, à un certain mode de jouissance qui pourra lui rendre difficile le passage à un mode plus adulte; isolement, égoïsme, sentiments de culpabilité déprimants), et non pas des conséquences physiques, corporelles; et ceci même lorsque (depuis la puberté) il s'ajoute à l'excitation nerveuse une perte de semence.

On s'est certainement exagéré l'importance de cette perte de substance vitale, et on lui a attribué des conséquences si terribles que leur énoncé à lui seul a réussi, dans bien des cas, à déprimer profondément nombre de jeunes gens. On a ainsi fait plus de mal que de bien. Remarquons d'abord qu'une perte de substance séminale se produit naturellement de temps en temps chez le jeune homme dès la puberté (c'est ce qu'on appelle les pollutions): l'appareil génital se décharge ainsi pendant le sommeil de ses produits inutilisés (puisqu'en général le jeune homme n'a pas de rapports sexuels à cet âge-là). On doit admettre qu'une perte provoquée par onanisme n'occasionne pas de dépense vitale plus importante. Si elle ne se répète pas souvent — et c'est ce qui est le cas lorsqu'elle est provoquée pour décharger une tension

sexuelle devenue difficile à supporter — il n'y a donc pas à redouter de dépenses exagérées, et il serait déplacé de s'en alarmer. Que des pertes séminales fréquentes (spontanées ou provoquées) puissent occasionner une certaine fatigue à cet âge de croissance, on peut l'admettre sans peine; mais, pour juger des causes et des effets, il faudrait connaître tout autant ce qui se passe dans le psychisme que ce qui est dépensé par le physique: car le sentiment de faute — dû à la condamnation morale ambiante — qui accompagne très souvent cet acte, joue certainement un rôle plus grand qu'on ne croit dans l'origine de la fatigue des onanistes. Ceci ne veut pas dire que nous considérons l'onanisme comme une solution normale aux difficultés de l'adolescence. Il restera toujours une solution infantile, un pis-aller, conséquence — regrettable mais quasi inévitable — de notre civilisation qui empêche la jeunesse d'obéir aux lois de la nature (avoir des relations sexuelles avec l'autre sexe, possibilité de se marier jeune) au moment où elles se font sentir de la façon la plus impérieuse. Il comportera toujours le risque — du moins s'il va au delà de la décharge dont je viens de parler — d'un repliement sur soi-même. Mais nous pensons qu'il ne faut surtout pas prendre les choses au tragique, sinon l'on fera plus de mal que de bien.

Cette façon de présenter les choses m'a attiré parfois le reproche de ne pas donner à l'enfant une discipline, des points de repère positifs. Cela est dû au fait que le danger, dans ce domaine, m'a paru être chez nous davantage du côté de la défense, de la menace, que du côté du laisser faire; que je n'ai vu que des dégâts provenant de la première cause, et point de la seconde. J'ai donc été incité avant tout à mettre en garde les parents contre la sévérité. Je reconnais d'autre part que ma profession me met en contact essentiellement avec des êtres provenant de milieux à morale stricte et pour ainsi dire jamais avec des milieux amoraux. J'admets que dans ceux-ci il puisse y avoir des dégâts provenant d'un manque total de règle et je conçois fort bien les dangers du „tout laisser faire“. J'admets, cela va de soi, l'utilité et la nécessité d'une discipline dans le domaine sexuel comme dans les autres. Il est normal de parler à l'adolescent de cette discipline, et de lui dire que plus il sera maître de ses instincts plus il sera satisfait de lui-même. Mais toute notre expérience psychologique nous montre qu'il est essentiel de présenter cette discipline sous un angle constructif, en vue d'un bonheur plus grand, et d'éviter les notions de faute, de vice, de punition et de déchéance, qui risquent non seulement d'ajouter au manque de maîtrise de soi des tourments moraux sans issue et sans utilité, mais d'aggraver la tendance à l'onanisme. Entre parenthèses, l'enfant qui aura été normalement initié acceptera beaucoup mieux une discipline que celui qu'on aura laisser „patauger“; car il aura senti qu'on ne l'excluait pas de ce domaine, qu'on admettait la légitimité de sa sexualité, qu'en lui proposant une discipline on ne cherchait pas à le restreindre mais à l'enrichir.

Nous nous sommes étendus sur les dangers de la répression; nous avons mentionné ceux du „tout laisser faire“. Il nous reste à signaler ceux provenant d'une excitation excessive de la sensibilité érotique soit par des soins de toilette trop prolongés dans la région génitale (soins qu'il faut pourtant donner; éviter ces régions ne serait pas meilleur), soit par des caresses trop intenses ou trop fréquentes à tout le corps, soit par des contacts physiques trop prolongés, par exemple lorsque l'enfant va dans le lit de ses parents¹). Nous ne parlons pas des caresses intentionnellement érotiques que certains adultes se permettent de donner à des enfants et qui peuvent leur faire le plus grand mal en stimulant trop tôt leur sexualité.

De tout ce qui précède ressortent assez clairement, pensons-nous, la conception que nous nous faisons de l'onanisme et l'attitude pédagogique que nous proposons à son égard. L'onanisme-jeu peu prononcé ne doit nullement inquiéter les parents ni les inciter à intervenir. L'onanisme-habitude doit attirer l'attention de l'éducateur sans l'affoler, l'inciter à en rechercher les causes dans le domaine corporel et dans le domaine affectif. S'il ne les découvre pas lui-même, qu'il s'adresse à un pédagogue ou à un médecin-psychologue familiarisé avec la psychologie de l'inconscient. Qu'il n'intervienne en tout cas qu'avec beaucoup de compréhension et de doigté. Qu'on motive la discipline par des raisons de bonheur (bonheur dans l'amour, utilisation des forces instinctives dans le travail, la préparation à la profession, la construction d'une individualité vigoureuse et harmonieuse), et non pas en parlant de faute, de danger, de maladie; surtout qu'on donne aux énergies instinctives un emploi aussi large que possible: affections, amitiés, enthousiasme pour une cause ou une idée, intérêts, préparation à un métier ou une profession correspondant le plus possible aux dons et aux goûts de l'enfant, activité continue à l'école²) et en dehors de l'école, contact avec la nature, sport: en résumé qu'on ouvre les portes de sortie secondaires au lieu de se borner à fermer la porte de sortie primitive.

En terminant ces réflexions sur l'onanisme, je tiens à remarquer que je n'ai pas eu la prétention d'apporter une solution définitive et complète à ce problème délicat. Je désirais avant tout mettre en garde contre certaines erreurs pédagogiques qui ont été néfaste à nombre de jeunes gens et de jeunes filles, et souvent pour toute leur vie.

Aurai-je persuadé ceux de mes lecteurs qui se bornaient à considérer l'onanisme comme un vice à extirper, qu'il y a là bien plutôt un problème physiologique et psychologique souvent complexe à résoudre?

¹) Nous pensons qu'il n'est pas bon, en principe, que les parents prennent leurs enfants dans leur lit. Cela n'est certes pas toujours néfaste et l'effet produit sur l'enfant doit être très différent suivant les cas: mais, comme il est difficile de prévoir cet effet, mieux vaut renoncer en général à cette pratique.

²) Il n'est pas superflu d'attirer l'attention des pédagogues sur le danger que comportent les techniques scolaires laissant à l'enfant trop de temps d'inactivité, trop de moments où l'intérêt peut s'engourdir.

L'adolescence et la jeunesse

Nous voici arrivés à la puberté et au delà. Et nous remarquons que nous n'avons pas envisagé aussi longuement le rôle que jouent les parents pendant cette période que nous ne l'avions fait pour les années de l'enfance. La raison en est bien simple: c'est que trop généralement le contact entre parents et enfants est moins bon à ce moment-là que jusqu'à 7 ou 8 ans, dans le domaine des sujets sexuels en particulier. En effet l'école est intervenue; les enfants initiés sont entrés en contact avec des camarades qui ne l'avaient pas été et qui parlaient du domaine sexuel sur un ton qui n'était pas fait pour le relever à leurs yeux. Si, au début, les enfants initiés sont froissés par des atmosphères de ce genre et réagissent assez vivement (j'en ai entendus protester avec véhémence contre cet abaissement du domaine sexuel), ils s'habituent malheureusement à certaines plaisanteries de mauvais goût et il se forme facilement comme une seconde personne en eux: celle des polissonneries scolaires; je crois pourtant que cette seconde personne ne détruit pas la première — construite au contact de parents qui ont pris la peine de donner à leurs enfants une instruction appropriée — et que celle-ci constitue une base de grande valeur pour édifier une adolescence saine et permettre au jeune homme d'aborder les problèmes de sa vie sexuelle dans un meilleur esprit que celui des non-initiés.

Outre cette influence de l'école, outre celle de la rue et toutes celles qui se font sentir sans que nous y pensions, d'autres raisons psychologiques séparent le fils du père et la fille de la mère au moment de la puberté, ne serait-ce que ce besoin tout naturel de devenir son maître et d'avoir sa vie personnelle à soi, à l'abri du contrôle et des immixtions de l'adulte. Nous ne pouvons entrer dans les détails de ce conflit. Nous ne pouvons que constater les difficultés du rapport enfants-parents à ce moment-là, constituant un obstacle sérieux à l'aide que nous voudrions apporter à nos enfants dans cette période difficile de leur vie sexuelle. Mais je crois que, si le travail a été bien fait dans les jeunes années, cela permet aux parents de ne pas rompre de leur côté le contact sur ce terrain et de continuer à parler du domaine sexuel quand les circonstances les y amènent. Nous avons eu par exemple, à maintes reprises, l'occasion de parler devant nos enfants de filles-mères et de la responsabilité de ceux qui ont des rapports sexuels en dehors du mariage; nous avons pu reprendre certaines explications oubliées; nous avons pu leur donner un exemple de liberté d'esprit, de sincérité et de franchise en face de ces problèmes; cet exemple aura été, pensons-nous, plus utile à nos enfants que si nous leur avions „fait la morale“. Il n'y a rien qui donne à des parents l'impression bienfaisante de liberté dans l'échange familial autant que le fait de ne pas garder fermée devant leurs enfants une chambre aussi essentielle de la maison de la vie que celle des questions sexuelles.

Il est bien entendu que, dans une atmosphère de ce genre, il est facile

de parler (toujours à l'occasion d'un fait réel) de sujets comme celui des maladies vénériennes¹⁾ ou celui de la prostitution; à ce propos l'adolescent sera amené tout naturellement à exprimer ce qu'il pense d'une pareille solution, à se faire une opinion. De libres discussions sur ces sujets sont de beaucoup préférables à des avertissements moraux. En effet ces avertissements mettent facilement le jeune homme dans la situation psychologique de l'enfant auquel on défend d'autorité tel ou tel acte coupable. Les discussions au contraire favorisent le sentiment de responsabilité personnel du jeune homme; et c'est bien ce que nous désirons pour lui: qu'il se crée une ligne de conduite choisie librement en se basant non sur ce qui est permis ou défendu par les adultes, mais sur les conséquences de tels ou tels actes pour lui-même et pour les autres.

Une jeunesse qui a passé de l'obéissance passive à une pensée plus autonome pratiquera aussi davantage le respect mutuel; c'est un genre de respect infiniment plus sain que ce respect quasi mystique de la femme qu'on a enseigné à notre génération et qui a trop souvent fait de cette femme un objet tabou pour l'homme (encore une cause d'impuissance).

Dans une telle atmosphère, on parlera aussi avec plus de liberté des anomalies sexuelles qui se manifestent ici et là et auxquelles les journaux donnent une publicité en général plus capable d'exciter la curiosité que d'avoir une action éducatrice. Enfin la jeune fille y acquerra un jugement aussi sain que possible sur le sujet des relations sociales entre hommes et femmes, et la prudence nécessaire que commande le bon sens et qui n'a rien à faire avec la peur exagérée de l'homme que ressentent certaines jeunes filles insuffisamment ou mal informées.

On voit que nous tendrons non pas à mettre en garde l'adolescent contre sa sexualité comme contre un danger, mais à l'amener à soumettre dans la mesure du possible tout ce domaine à sa raison (une raison qui ne sous-estime pas la puissance de la vie instinctive); à considérer les forces sexuelles comme un bien à administrer intelligemment: puisque la porte de la sexualité directe (vie sexuelle physique avec l'autre sexe) est fermée pour quelques années, il s'agit d'ouvrir toutes grandes les autres portes (les sublimations): amitiés masculines et féminines, intérêts, construction intelligente de sa culture (corps

¹⁾ Je n'insiste pas sur l'enseignement antivénérien, qui doit naturellement être fait en son temps. On y expliquera ce que sont les maladies vénériennes, le danger qu'elles constituent pour l'individu, son conjoint et ses enfants. On dira non seulement leur gravité, mais qu'elles sont guérissables si on les fait soigner dès les premiers symptômes. On insistera surtout sur la responsabilité du sujet atteint de ces affections, lui montrant que de ne pas en tenir compte dans ses relations avec autrui serait aussi répréhensible que de ne pas détruire ses crachats pour un tuberculeux ou d'embrasser son enfant pour une mère atteinte de diphtérie. Ce qu'il ne faut pas faire, c'est de se borner à utiliser ces maladies comme épouvantails dans le but d'empêcher la jeunesse de tout se permettre; la peur ne retiendra qu'un nombre restreint d'individus. Si nous voulons „élever“ la jeunesse, il nous faut lui donner des mobiles plus positifs que la peur; il faut d'une part l'amener à regarder ses instincts en face et sans vaine honte, plutôt que de les nier ou de les dégrader en fuyant dans un idéalisme inhumain; d'autre part l'inciter à réfléchir d'une façon réaliste aux conséquences de ses actes.

et esprit). Il y a là un sacrifice à consentir — sacrifier le plaisir immédiat à un plaisir éloigné mais plus évolué: la possession d'une culture ou d'un instrument de travail sous forme de métier — qui est parfois difficile à consentir et qui ne sera véritablement accepté que si l'adolescent peut „aimer“ ce but lointain, y tendre de tout son cœur. On saisit l'importance que revêt, dans cette question de l'usage de l'instinct, l'école, les études, l'apprentissage; on voit combien il est nécessaire que l'adolescent puisse s'élancer vers un but vraiment désiré, et que les moyens qui l'y conduiront — cette école, ces études, cet apprentissage — soient profondément admis par lui, qu'il en comprenne le sens; nous réveillons ici tout le problème de l'orientation professionnelle et de „l'activité“ à l'école.

Ces quelques lignes concernant l'adolescence ne visaient pas, il est superflu de le dire, à traiter même en raccourci ce sujet. Les ouvrages parlant d'éducation sexuelle ne manquent pas d'en parler d'une façon beaucoup plus complète, et je renvoie mes lecteurs à leurs développements. Je laisse donc de côté toute l'hygiène corporelle et psychique de l'adolescence, la question des rapports entre jeunes gens et jeunes filles, celle de la coéducation, etc. Nous désirions simplement indiquer l'atmosphère éducative que nous aimerions voir régner à la maison à ce moment-là.

Nous serons aussi très brefs en ce qui concerne la jeunesse et nous bornerons à quelques remarques qui nous paraissent indispensables. Admettons que nous ayons éclairé nos enfants sur la vie sexuelle, que nous ayons maintenu le contact avec eux dans ce domaine à travers l'adolescence, que leur instinct sexuel soit aussi librement intégré à leur personne que leur vie affective; il nous reste à leur donner suffisamment tôt la possibilité de se préparer théoriquement au mariage physique autant qu'au psychique. Le jeune homme et la jeune fille doivent connaître, en arrivant au mariage ce qu'on peut appeler la technique et l'hygiène de la vie sexuelle, c'est-à-dire comment se pratiquent les rapports sexuels, quelles sont les conditions psychiques et physiques qui permettent le maximum de satisfaction, de joie, etc¹).

Ceci est de toute importance et il ne devrait pas être nécessaire de le formuler. Et pourtant trop souvent nous rencontrons des couples qui sont arrivés au mariage tout à fait mal préparés. Les conséquences en sont parfois tragiques. Il y a encore trop de gens qui pensent que les attitudes normales en ce domaine sont données par l'instinct. Elles le seraient si nous étions des êtres purement instinctifs; mais nous en sommes bien loin. Souvenons-nous de cela et il y aura moins de déceptions au début des mariages, moins de chocs inutiles, moins de maris maladroits et de femmes craintives. Il est frappant de voir comme quelques explications précises sur ces sujets, données à des fiancés par une personne compétente et libre, peuvent faciliter et embellir les

¹) J'ai développé ce sujet dans un opuscule intitulé „Problèmes conjugaux“ (Payot éditeurs).

débuts d'un mariage. La préparation morale au mariage est indispensable; mais nous pensons que la préparation technique que nous venons de signaler est tout aussi nécessaire. Elles ne peuvent se passer l'une de l'autre.

L'éducation par l'exemple (les parents).

Ce que nous avons dit jusqu'à présent a trait en gros à l'intervention voulue des parents, à des explications qu'ils donnent ou ne donnent pas, à des conseils utiles ou déplacés, à des paroles en un mot. Il est vrai que nous avons insisté sur l'esprit dans lequel devaient être faites cette information et cette éducation. Pourtant nous aurions négligé le chapitre le plus important à nos yeux de l'éducation sexuelle, si nous laissions de côté le sujet de l'exemple des parents. Et par exemple nous entendons bien moins celui qu'ils ont l'intention de donner à leurs enfants que celui qu'ils donnent involontairement.

L'exemple que cherchent à donner des parents qui ont en vue le bien de leurs enfants, c'est généralement un exemple d'amour, de fidélité, de moralité. L'exemple qu'ils donnent involontairement, c'est celui d'une attitude profonde plus ou moins libre, d'une conception de la sexualité plus ou moins assainie. J'entends par libre une attitude où les pensées et les actes ne sont pas dominés par une gêne, une culpabilité infantile dès que l'on approche du domaine sexuel; où l'adulte a vraiment intégré à sa personne cette vie sexuelle si importante; où il n'en a pas honte, mais la considère comme une richesse qu'il s'agit d'administrer au mieux. Une attitude de ce genre supprime, cela va de soi, tous les sous-entendus et toutes les plaisanteries par lesquelles trop de gens expriment une sexualité qui n'est pas libérée; elle a pour conséquence que l'on appelle les choses par leur nom quand elles doivent être dites, que l'on est libéré de toute pudibonderie, tout en ne parlant de la vie sexuelle qu'avec le respect dont elle mérite d'être entourée. Dans un milieu libéré de cette façon, l'enfant, puis l'adolescent, ne ressentiront pas leurs curiosités et leurs émois sexuels comme des impulsions impures, mais comme quelque chose de tout à fait légitime et que chacun éprouve. Le jeune homme et la jeune fille considéreront comme naturel et légitime d'éprouver des émotions sexuelles l'un à l'égard de l'autre bien avant l'âge où ils auront la possibilité de se marier. Ceci ne les entraînera pas à des actes irréfléchis, s'ils ont été élevés dans une atmosphère où ils ont eu la liberté de penser aux problèmes sexuels et où leur sens de la responsabilité personnelle a pu se développer. C'est, au contraire, lorsque ce domaine de l'émoi érotique est défendu, „tabou“, que l'on risque le plus ces impulsions sexuelles subites et irrépressibles qui renversent toutes les barrières conventionnelles et font trop souvent commettre des actes qui sont ensuite regrettés. Arrivés au moment où ils penseront au mariage, ils ne tairont pas entre eux ce sujet capital de la vie sexuelle; ils se prépareront à vivre ensemble en tirant au clair ce qu'ils éprouvent l'un et l'autre, au points de vue psychique et physique, ce qu'ils attendent du

mariage et de la vie sexuelle, ce qu'ils désirent dans le domaine des enfants. L'on aura plus ces surprises de voir de jeunes époux partir pour le voyage de la vie à deux avec des conceptions diamétralement opposées.

L'exemple que donnent encore involontairement les parents, c'est celui d'un couple sexuellement uni ou désuni. J'ai montré, dans le petit ouvrage déjà cité, l'importance de ce facteur non seulement pour la santé sexuelle des enfants, mais pour leur santé nerveuse et psychique en général. L'enfant a besoin, pour atteindre une attitude normale, de l'exemple d'un père et d'une mère normaux, remplissant aussi pleinement que possible les rôles que leur a dévolus la nature; il a besoin d'un père viril et d'une mère féminine; il a besoin en outre que ses parents soient unis. Tout enfant de couple désuni risque de devenir névrosé; interrogez les pédagogues que leur préparation psychologique a rendus sensibles aux attitudes névrotiques des enfants, vous serez étonnés d'entendre combien souvent l'enfant est la victime de la mésentente des parents. Nous avons peine à trouver un cas, parmi les névrosés que nous avons eu à traiter ces dernières années, où la situation conjugale des parents du malade ait été normale; même si les apparences étaient sauvées, si le couple faisait figure de „beau ménage“, nous découvrons des anomalies dans le comportement vital de l'un ou de l'autre parent, le plus souvent des deux, pour peu que nous creusions un peu. Dans de tels milieux, ni les fils, ni les filles ne respirent l'exemple qu'il leur faudrait. Les fils ne sont pas amenés à un comportement viril à l'égard de la vie et de la femme. Les filles adoptent une attitude de crainte ou de méfiance vis-à-vis de l'homme et de la vie sexuelle, elles redoutent le mariage; mariées, elles risquent d'être frigides. En outre le manque d'amour entre les parents a souvent ce résultat que les enfants prennent parti soit pour l'un soit pour l'autre. Il est fréquent que cette situation accentue la préférence que la fille a généralement pour son père ou celle que le fils ressent à l'égard de sa mère. Cela crée ces „fixations“ si tenaces et si néfastes parce qu'elles restent très souvent inconscientes, et qui paralysent des vies: l'enfant reste soudé au tronc familial, souvent sans pouvoir donner le moindre amour aux siens, et ne peut s'en détacher pour se donner à un être du dehors; en outre, pour des raisons trop longues à exposer ici, il est marqué par la névrose. Que d'êtres sont ainsi liés par un lien ambigu, résultat de la non-entente du père et de la mère!

Je viens de parler des influences négatives, celles dont nous observons trop souvent les résultats comme médecin. Il va sans dire que les influences positives, celles de parents bien orientés, libres, et formant des couples collaborant harmonieusement, sont tout aussi efficaces. Je ne voudrais pas donner l'impression qu'il n'y a que des non-réussites en éducation! Non, mais il y en a beaucoup trop!

Je ne puis allonger ces remarques sur l'action de la mésentente sexuelle des parents sur leurs enfants: cela nous mènerait trop loin. Mais j'en ai dit

assez pour faire comprendre qu'en éducation sexuelle, comme dans toute éducation, c'est l'exemple de la personnalité entière (y compris et parfois surtout l'inconscient) qui est le facteur le plus important.

Toute l'attitude des parents à l'égard de leur enfant, depuis le jour de sa naissance, aura ses répercussions sur ce qu'il sera dans la vie sexuelle et dans le mariage; de même les circonstances de famille: l'enfant gâté ne saura que recevoir et ne songera pas à donner; l'enfant unique aura de la peine à s'imaginer que d'autres besoins que les siens existent à côté de lui, tandis que la compagnie de frères et sœurs lui aurait appris à partager: l'égoïsme ou l'altruisme des premières années se retrouvera plus tard dans l'attitude du conjoint envers son épouse, et l'inverse.

Ce chapitre — trop court pour un si vaste sujet — aura-t-il amené mes lecteurs à se rendre compte de la prépondérance énorme de l'exemple, c'est-à-dire de l'éducation vécue, sur l'éducation parlée dans le domaine qui nous occupe? Si ce n'était pas le cas, je considérerais avoir manqué un des buts importants de cet opuscule.

Autres facteurs éducatifs (l'école, les groupements de jeunesse).

Comme facteurs éducatifs, nous avons considéré jusqu'ici essentiellement les parents. Nous n'avons dit que quelques mots de l'école et des camarades, et nous n'avons guère mentionné les autres personnes qui jouent un rôle actif dans l'éducation sexuelle. Or les parents ne sont malheureusement pas les seuls informateurs.

Il y a les autres membres de la famille, oncles, tantes, grands-parents, domestiques. Il est très important, cela va de soi, que ces personnes ne viennent pas contrecarrer, par leurs paroles ou par leurs attitudes, celles du père et de la mère. Le mieux serait qu'elles puissent collaborer dans le même esprit qu'eux à leur effort éducatif. Les parents auront en tout cas à veiller à ce que ces personnes n'abîment pas leur propre travail; ils devront, par exemple, se rendre compte de l'attitude de leur bonne d'enfants, s'ils en ont une, et lui exposer très nettement leur manière de voir (ce qui reviendrait à refaire son éducation sexuelle si elle a été défectueuse).

Il y a aussi et surtout les camarades! Comme l'éducation sexuelle serait simplifiée si tous les enfants étaient élevés de la même manière! Malheureusement nous sommes loin de là. Nul ne serait resté insensible à la fraîcheur et à l'enthousiasme que telle fillette (que j'ai déjà citée) manifestait en racontant à sa camarade ce qu'elle venait d'apprendre sur la naissance et la maternité; ni à la simplicité avec laquelle s'exprimaient, à ce propos, les enfants d'une école où l'on avait pu parler librement du rôle de la mère. Par contre, nous sommes nombreux qui avons les souvenirs les plus pénibles de l'atmosphère de cachotteries qui régnait dans certaines classes autour de ces sujets. Toute la vie sexuelle n'a-t-elle pas été plus ou moins dégradée dans l'esprit de nom-

breux d'entre nous dès ces années „d'innocence“? C'est ce qui ne se serait pas produit si les élèves de ces classes avaient été normalement initiés par leurs parents. Il n'y aurait eu alors ni curiosité „malsaine“ (car une curiosité sexuelle saine se porte sur autre chose), ni conciliabules secrets, ni dessins équivoques, ni lectures clandestines: il n'y aurait eu aucune initiation à l'école (par les camarades) faute de curiosité.

En effet, si les parents remplissaient leur mission sur ce point essentiel de l'éducation, le problème de l'initiation à l'école ne se poserait pas: ni l'initiation par les camarades toujours mal faite, ni celle par le maître que l'on a proposée pour remédier à la carence des parents. „Le rôle de l'école, au point de vue sexuel, se restreindrait à une simple transmission de connaissances faites en son temps dans le cadre des sciences naturelles. Le programme pourrait rester ce qu'il est déjà, mais sans éliminer les fonctions sexuelles des animaux ou de l'homme¹). . . . Devant la carence des parents, le problème de l'initiation à l'école se pose, mais moins comme une véritable initiation, celle-là étant faite et mal faite par des circonstances fortuites, que comme un essai de remédier à des conceptions déviées, de remplacer l'enseignement que les parents n'ont pas donné²).“

L'auteur que nous venons de citer admet donc l'initiation par le maître d'école comme un pis-aller, en attendant que les parents soient préparés à se charger de cette fonction. Une seconde tâche incomberait, selon lui, à ce maître: celle de faire l'éducation sexuelle des parents eux-mêmes puisque bon nombre d'entre eux ne savent pas comment s'y prendre pour expliquer ces choses à leurs enfants, en général par fausse pudeur, assez souvent parce qu'ils ignorent beaucoup de choses qu'ils devraient pouvoir enseigner: telle mère ne sait pas à quelle fonction correspondent les périodes, tel père ne saurait pas expliquer à son fils ce que c'est qu'une pollution³). Mais, tant pour instruire les enfants que pour initier les parents à cette pédagogie sexuelle, il faudrait que le maître d'école soit préparé d'une façon approfondie. Et ceci ne se fait malheureusement pas si facilement qu'on pourrait le croire. Les psychologues qui s'occupent de ces choses ont eu besoin, eux, d'un temps considérable d'études, de réflexion, de mise au point personnelle pour arriver à dominer ces questions dans une mesure suffisante et pour être eux-mêmes suffisamment

¹) Quoi de plus anormal, quoi de mieux propre à faire le mystère sur un coin de la nature et exciter une curiosité particulière, que le fait de taire tout ce qui a trait aux organes de la procréation dans les manuels d'histoire naturelle! notre génération a vécu sous ce régime-là.

²) Ces lignes sont tirées d'un livre intitulé: „Le problème sexuel à l'école“ (Paris, Aubier, Editions Montaigne) et que nous devons à un psychologue français, le Dr Allendy. Même si l'on n'admet pas toutes ses conclusions, il y a beaucoup à tirer de ce petit volume clairement écrit.

³) Il est regrettable que ce ne soient jamais que des groupes de mères qui demandent à entendre parler de ce domaine de la pédagogie. Les pères n'ont guère jusqu'à présent pris conscience de leurs responsabilités. Et pourtant, si c'est la mère qui fait tout naturellement les premières initiations, il est normal que le père ne se tienne pas à l'écart, qu'il collabore activement à cette éducation et qu'il saisisse les occasions d'instruire ses fils, en particulier sur la fonction de l'homme. Qu'il n'attende pas la puberté; il sera trop tard; son rôle d'éducateur sexuel commence dès la première année de son enfant.

libres; ce n'est que grâce à un long travail qu'ils peuvent en parler d'une façon compétente et utile. Le pédagogue ne saurait atteindre un but analogue sans un effort correspondant; car il s'agit, soulignons-le encore, plus d'une libération personnelle que d'une mise au point de connaissances théoriques; une psychanalyse serait évidemment la meilleure façon d'obtenir cette libération. Les parents ne confieront à un pédagogue l'œuvre délicate d'initier leurs enfants que s'ils peuvent lui faire entière confiance. Tel est le chemin que propose l'auteur français que j'ai cité. J'ajouterai que la préparation des parents pourrait aussi être faite — comme celle des instituteurs — par un médecin-psychologue.

Dans notre pays, nous pouvons signaler une solution intéressante de cette question de l'information sexuelle par l'école dans l'une de nos villes romandes. A Genève, en effet, une femme médecin, Madame Golay-Oltramare, chargée de donner à l'école secondaire et supérieure des jeunes filles les leçons d'anatomie et de physiologie, et les cours d'hygiène générale et de puériculture, a été autorisée par l'Etat et par les parents à adjoindre à ces notions tout ce qui a trait à la vie sexuelle: elle expose à ses élèves l'anatomie et la physiologie des organes génitaux, la grossesse, l'accouchement, les maladies vénériennes, et tous les problèmes médicaux et sociaux qui se rattachent à ce domaine. Il s'agit de jeunes filles de 15 à 18 ans. La question sexuelle n'est donc pas séparée de l'enseignement général, elle y est introduite de la façon la plus naturelle par une pédagogue qui a un contact régulier avec ses élèves pendant plusieurs années. C'est bien la façon la plus normale d'instruire les enfants lorsque les parents font défaut. „Les élèves peuvent poser toutes les questions qui les intéressent et ne se gênent en aucune façon. Cet effort n'a rencontré que compréhension et encouragement de la part des parents. Du côté des jeunes, libération et soulagement pour un sujet qu'ils imaginaient honteux, alors que leur bon sens et leur instinct leur disait qu'il s'agissait là pourtant de choses parfaitement naturelles¹⁾.“

Cet enseignement rationnel se donne à Genève non seulement dans les classes citées plus haut, mais à l'Ecole ménagère, à l'Ecole de commerce des jeunes filles et dans les classes d'apprenties. Un enseignement sexuel moins rationnel, parce que non lié à l'enseignement général, se donne en outre d'une part à l'école primaire (filles et garçons de 13 à 15 ans) par M^{me} Golay, d'autre part au Collège des jeunes gens (jeunes gens de 18 à 19 ans et garçons de 14 ans) et à des classes d'apprentis (16 à 18 ans), par le D^r Revillod, sous forme de causeries: ici le sujet doit être introduit d'une façon plus abrupte et un peu comme une branche spéciale; cette manière de faire doit être moins favorable que la précédente; elle est pourtant préférable au silence.

Voici donc deux solutions au problème de l'initiation par l'école, en tant

¹⁾ C'est ainsi que s'exprime M^{me} Golay-Oltramare au sujet de cet enseignement qu'elle pratique depuis 18 ans.

qu'enseignement devant suppléer à la carence des parents: celle proposée par le D^r Allendy qui remettrait la chose entre les mains de l'instituteur; celle pratiquée dans les écoles de Genève où l'on charge un médecin soit de causeries spéciales, soit, ce qui est beaucoup mieux, d'incorporer un enseignement sexuel à la matière d'un cours d'histoire naturelle. La seconde de ces solutions nous paraît la plus sûre dans l'état actuel des choses. Mais dans l'une et dans l'autre, la préparation psychique et la liberté intérieure du pédagogue me paraissent beaucoup plus importantes que sa préparation scientifique, quelque indispensable que soit cette dernière.

Les choses seront beaucoup plus simples et naturelles le jour où les parents, efficacement préparés à leur fonction d'éducateurs, assumeront leur responsabilité et agiront dans le sens que j'ai indiqué, c'est-à-dire donneront à leurs enfants une instruction sexuelle avant l'entrée à l'école déjà. Alors l'instituteur aura toute liberté pour . . . ne pas éviter ces sujets lorsqu'ils se présenteront! Non seulement il pourra les aborder à propos d'histoire naturelle, d'anatomie ou d'hygiène, et compléter alors l'enseignement des parents; non seulement il pourra admirer avec ses enfants tout ce qui concerne la création des êtres, chez les plantes, les animaux et l'homme; mais il aura toute latitude d'intervenir lorsque il remarquera quelque chose de louche chez l'un de ces élèves ou dans un groupe. Un instituteur bernois, M. Hans Zulliger, a montré¹⁾ quelles interventions utiles un maître d'école peut faire dans le domaine sexuel s'il est véritablement préparé à cela. Très peu de pédagogues le sont suffisamment pour l'imiter en tous points. Mais même s'il ne peut pas aller aussi loin que M. Zulliger, il y a bien des occasions où un instituteur ou une institutrice suffisamment libéré pourrait éclairer une situation troublée, donner les explications qui soulageraient tel enfant tourmenté. Pour cela, il faut qu'il s'y sente autorisé par les parents et l'opinion publique.

Cette liberté de ne rien éviter et d'intervenir quand on le juge bon me paraît encore plus précieuse que l'enseignement méthodique, quelque utile qu'il puisse être (l'un n'exclut du reste pas l'autre). Car, comme toujours en pédagogie, c'est l'intérêt actuel, réel, qui donne à l'enseignement son efficacité.

Il me paraît utile de joindre ici à ces considérations sur l'école quelques mots sur l'action des chefs dans les mouvements de jeunesse (éclaireurs, unions chrétiennes, sociétés diverses de jeunes).

Les scouts ont, comme on sait, des visées pédagogiques (leur loi en fait foi). Pourtant sur un point j'ai l'impression que leurs chefs ne sont pas suffisamment préparés à faire œuvre utile: c'est dans le domaine sexuel. „L'éclaireur est propre dans ses paroles, ses pensées et ses actes“ dit la loi. Tel est l'idéal proposé au jeune éclaireur. Lui aide-t-on à pratiquer cette propreté dont ont fait l'un de ses buts? Et sait-on par exemple ce que l'on entend par

¹⁾ „La psychanalyse à l'école.“ H. Zulliger. Flammarion.

propreté? A-t-on là-dessus des notions claires et utiles? Trop souvent, croyons-nous, l'on confond propreté avec non-sexualité: être propre, c'est ne pas penser à des choses sexuelles. Nous pensons que „être propre“ c'est d'abord et avant tout oser penser à tout sans éprouver un sentiment de faute, chercher des réponses aux questions qui se posent, et arriver ainsi à ce que la question sexuelle ne devienne pas une question obsédante. Etre propre c'est donc liquider au fur et à mesure ce qui n'est pas clair ou pas au point dans ce domaine, afin de pouvoir utiliser ces forces à d'autres problèmes et les diriger vers d'autres buts. Etre impur c'est penser ou agir avec mauvaise conscience; être pur c'est vivre avec le plein assentiment de toute sa personne. Bien que je sache qu'il se fait parfois de bon travail dans ce domaine chez les éclaireurs, je ne crois pas que chefs et cheftaines soient toujours au point pour répondre aux questions de leurs scouts, pour les aider dans leurs difficultés sexuelles, pour intervenir avec la compétence nécessaire lorsqu'ils découvrent un foyer de préoccupations ou de pratiques sexuelles indésirables.

Or il y aurait là une influence des plus utiles à exercer pour les chefs scouts sur leurs cadets. Influence d'attitude avant tout; interventions plus actives parfois. Des chefs scouts vraiment libérés et sains dans ce domaine (il ne suffit pas de proclamer la loi pour l'être) créeraient, sans faire aucune „morale“, une atmosphère éducative dans laquelle les préoccupations sexuelles trouveraient une solution adéquate: celles qui ne seraient pas dérivées ou sublimées pourraient faire le sujet d'entretiens libérateurs entre cadets et aînés compétents; bon nombre seraient liquidées dans des conversations spontanées éclosant dans les groupes au hasard des occasions. Un chef libre (j'ai pu m'en convaincre lorsque j'ai eu à parler des questions sexuelles à des éclaireurs) autorise par son attitude les enfants à poser les questions qui leur tiennent à cœur; il sait les faire parler et cela les libère déjà par le seul fait qu'ils s'expriment; il a ainsi l'occasion de rectifier des erreurs, d'assainir certaines conceptions dépréciatives de la sexualité, de créer un intérêt vivant qui remplace les allusions et les plaisanteries courantes. Mais ici aussi, comme chez les parents, comme chez les pédagogues professionnels, ne fait de bon travail que celui qui s'y est préparé de façon libératrice. Les autres font mieux de s'abstenir.

Les parents ont trouvé comme derniers mandataires, pour remplir leur mission d'informateurs, le pasteur et le médecin. Malheureusement ceux-ci arrivent bien tard. Le pasteur ne s'attaque guère à ces sujets avant l'instruction religieuse; bien tard à notre avis, et avec une intention morale qui, si justifiée soit-elle, n'atteint pas toujours son but; car, si un certain nombre d'enfants sont aidés par leur vie religieuse à se discipliner, d'autres sautent à pieds-joints par dessus la morale sitôt qu'ils sont „confirmés“, d'autres encore utilisent cette morale pour renforcer leur sentiment de culpabilité d'une façon qui aggrave leurs conflits intérieurs et parfois l'obsession sexuelle

(y compris l'onanisme). J'ai constaté avec plaisir qu'un certain nombre de pasteurs sont devenus fort prudents dans ce domaine et ne demandent pas mieux que de profiter des découvertes récentes de la psychologie; ils collaborent volontiers avec les médecins-psychologues. Je ne doute pas que de cette collaboration puisse résulter beaucoup de bien.

Quant au médecin, il est évident qu'il ne devrait pas avoir à remplacer les parents dans l'initiation de leurs enfants. Il ne devrait intervenir que pour les conseiller dans les cas où ils sont dans le doute ou ceux où ils échouent. Il est tout indiqué, cela va de soi, de lui confier sans trop tarder les cas d'onanisme-habitude qui relèvent, comme nous l'avons vu, soit d'un traitement physique (hygiène des organes génitaux, traitement des petits vers ou de l'eczéma, etc.) soit, bien plus souvent, d'une investigation psychologique pour laquelle une préparation spéciale est nécessaire (psychanalystes pour enfants). Du reste, il arrive souvent que le médecin fasse la découverte de difficultés sexuelles chez l'enfant par un chemin qui n'a rien de sexuel en apparence: troubles du caractère, rêveries, mauvaise concentration, etc.

Ai-je passé en revue tous les facteurs qui jouent un rôle dans l'éducation sexuelle de l'enfant, de l'adolescence et du jeune homme? Loin de là. Je n'en avais pas la prétention.

Ai-je donné les conseils précis et les formules que les parents me demandent chaque fois que j'ai l'occasion de parler de ces sujets avec eux? Ce n'est pas non plus le cas. D'autres auteurs ont tenté de donner des explications-types, pour donner aux parents une idée de la façon dont on peut instruire les enfants, et leur tentative a certes rendu de bons services¹). Je n'ajouterai rien à ce qu'ils ont proposé et je renvoie mes lecteurs à leurs modèles.

Je m'étais résigné dès l'abord à être très incomplet. Qu'on me pardonne les manques de cet opuscule. Je tenais simplement à apporter ce que mon expérience m'a appris de plus certain, insister sur les points qui me paraissent actuellement les plus importants, proposer avant tout une attitude éducative tenant mieux compte de la psychologie de l'enfant, inciter mes lecteurs à réfléchir à nouveau à ces problèmes.

Ils le feront certainement s'ils se sentent responsables de leurs enfants et s'ils sont conscients du rôle considérable que joue l'investigation et la vie sexuelles dans le développement psychique de l'être humain²). S'ils le font, je puis leur prédire des satisfactions profondes, parfois émouvantes, et la conscience d'avoir rempli une de leurs missions les plus importantes.

¹) Voir par exemple le joli album illustré de Mme G. Montreuil, intitulé: „Maman, dis-moi...“ et consacré aux premiers enseignements; et les entretiens-types (tirés de la réalité) que reproduit Mme Stéphani-Cherbuliez dans l'ouvrage déjà cité („Le sexe a ses raisons“).

²) Qu'ils réfléchissent, pour en prendre conscience, au fait que nous oublions dans une large mesure notre enfance, et que ce qui nous paraît à distance des difficultés sans importance en comparaison de nos soucis d'adultes a fait souvent le sujet de drames torturants pour l'enfant; ne sous-estimons pas les peines de l'enfance, sinon c'en est fait de notre action éducative. Rien de ce que j'ai dit dans ces pages n'a été, je crois, inutilement dramatisé.

propreté? A-t-on là-dessus des notions claires et utiles? Trop souvent, croyons-nous, l'on confond propreté avec non-sexualité: être propre, c'est ne pas penser à des choses sexuelles. Nous pensons que „être propre“ c'est d'abord et avant tout oser penser à tout sans éprouver un sentiment de faute, chercher des réponses aux questions qui se posent, et arriver ainsi à ce que la question sexuelle ne devienne pas une question obsédante. Etre propre c'est donc liquider au fur et à mesure ce qui n'est pas clair ou pas au point dans ce domaine, afin de pouvoir utiliser ces forces à d'autres problèmes et les diriger vers d'autres buts. Etre impur c'est penser ou agir avec mauvaise conscience; être pur c'est vivre avec le plein assentiment de toute sa personne. Bien que je sache qu'il se fait parfois de bon travail dans ce domaine chez les éclaireurs, je ne crois pas que chefs et cheftaines soient toujours au point pour répondre aux questions de leurs scouts, pour les aider dans leurs difficultés sexuelles, pour intervenir avec la compétence nécessaire lorsqu'ils découvrent un foyer de préoccupations ou de pratiques sexuelles indésirables.

Or il y aurait là une influence des plus utiles à exercer pour les chefs scouts sur leurs cadets. Influence d'attitude avant tout; interventions plus actives parfois. Des chefs scouts vraiment libérés et sains dans ce domaine (il ne suffit pas de proclamer la loi pour l'être) créeraient, sans faire aucune „morale“, une atmosphère éducative dans laquelle les préoccupations sexuelles trouveraient une solution adéquate: celles qui ne seraient pas dérivées ou sublimées pourraient faire le sujet d'entretiens libérateurs entre cadets et aînés compétents; bon nombre seraient liquidées dans des conversations spontanées éclochant dans les groupes au hasard des occasions. Un chef libre (j'ai pu m'en convaincre lorsque j'ai eu à parler des questions sexuelles à des éclaireurs) autorise par son attitude les enfants à poser les questions qui leur tiennent à cœur; il sait les faire parler et cela les libère déjà par le seul fait qu'ils s'expriment; il a ainsi l'occasion de rectifier des erreurs, d'assainir certaines conceptions dépréciatives de la sexualité, de créer un intérêt vivant qui remplace les allusions et les plaisanteries courantes. Mais ici aussi, comme chez les parents, comme chez les pédagogues professionnels, ne fait de bon travail que celui qui s'y est préparé de façon libératrice. Les autres font mieux de s'abstenir.

Les parents ont trouvé comme derniers mandataires, pour remplir leur mission d'informateurs, le pasteur et le médecin. Malheureusement ceux-ci arrivent bien tard. Le pasteur ne s'attaque guère à ces sujets avant l'instruction religieuse; bien tard à notre avis, et avec une intention morale qui, si justifiée soit-elle, n'atteint pas toujours son but; car, si un certain nombre d'enfants sont aidés par leur vie religieuse à se discipliner, d'autres sautent à pieds-joints par dessus la morale sitôt qu'ils sont „confirmés“, d'autres encore utilisent cette morale pour renforcer leur sentiment de culpabilité d'une façon qui aggrave leurs conflits intérieurs et parfois l'obsession sexuelle

(y compris l'onanisme). J'ai constaté avec plaisir qu'un certain nombre de pasteurs sont devenus fort prudents dans ce domaine et ne demandent pas mieux que de profiter des découvertes récentes de la psychologie; ils collaborent volontiers avec les médecins-psychologues. Je ne doute pas que de cette collaboration puisse résulter beaucoup de bien.

Quant au médecin, il est évident qu'il ne devrait pas avoir à remplacer les parents dans l'initiation de leurs enfants. Il ne devrait intervenir que pour les conseiller dans les cas où ils sont dans le doute ou ceux où ils échouent. Il est tout indiqué, cela va de soi, de lui confier sans trop tarder les cas d'onanisme-habitude qui relèvent, comme nous l'avons vu, soit d'un traitement physique (hygiène des organes génitaux, traitement des petits vers ou de l'eczéma, etc.) soit, bien plus souvent, d'une investigation psychologique pour laquelle une préparation spéciale est nécessaire (psychanalystes pour enfants). Du reste, il arrive souvent que le médecin fasse la découverte de difficultés sexuelles chez l'enfant par un chemin qui n'a rien de sexuel en apparence: troubles du caractère, rêveries, mauvaise concentration, etc.

Ai-je passé en revue tous les facteurs qui jouent un rôle dans l'éducation sexuelle de l'enfant, de l'adolescence et du jeune homme? Loin de là. Je n'en avais pas la prétention.

Ai-je donné les conseils précis et les formules que les parents me demandent chaque fois que j'ai l'occasion de parler de ces sujets avec eux? Ce n'est pas non plus le cas. D'autres auteurs ont tenté de donner des explications-types, pour donner aux parents une idée de la façon dont on peut instruire les enfants, et leur tentative a certes rendu de bons services. Je renvoie mes lecteurs à ce qu'ils ont proposé et je renvoie mes lecteurs à ce qu'ils ont proposé et je renvoie mes lecteurs

Je m'étais résigné dès l'abord à être très incomplet. Je tenais simplement l'expérience m'a appris de plus certain, insister sur les aspects actuellement les plus importants, proposer avant tout ce qui est le plus important, proposer avant tout tenant mieux compte de la psychologie de l'enfant, réfléchir à nouveau à ces problèmes.

Ils le feront certainement s'ils se sentent responsables. s'ils sont conscients du rôle considérable que jouent les questions sexuelles dans le développement psychique de l'enfant. Je puis leur prédire des satisfactions profondes, par la science d'avoir rempli une de leurs missions les plus importantes.

¹⁾ Voir par exemple le joli album illustré de Mme G. Montreuil et consacré aux premiers enseignements; et les entretiens-types de Mme Stéphani-Cherbuliez dans l'ouvrage déjà cité („Le sexe a...“).

²⁾ Qu'ils réfléchissent, pour en prendre conscience, au fait que nous avons passé une large mesure de notre enfance, et que ce qui nous paraît à distance en comparaison de nos soucis d'adultes a fait souvent le sujet de nos préoccupations. ne sous-estimons pas les peines de l'enfance, sinon c'en est fait. de ce que j'ai dit dans ces pages n'a été, je crois, inutilement dit.



BIBLIOTEKA
UNIWERSYTEC
w Toruniu

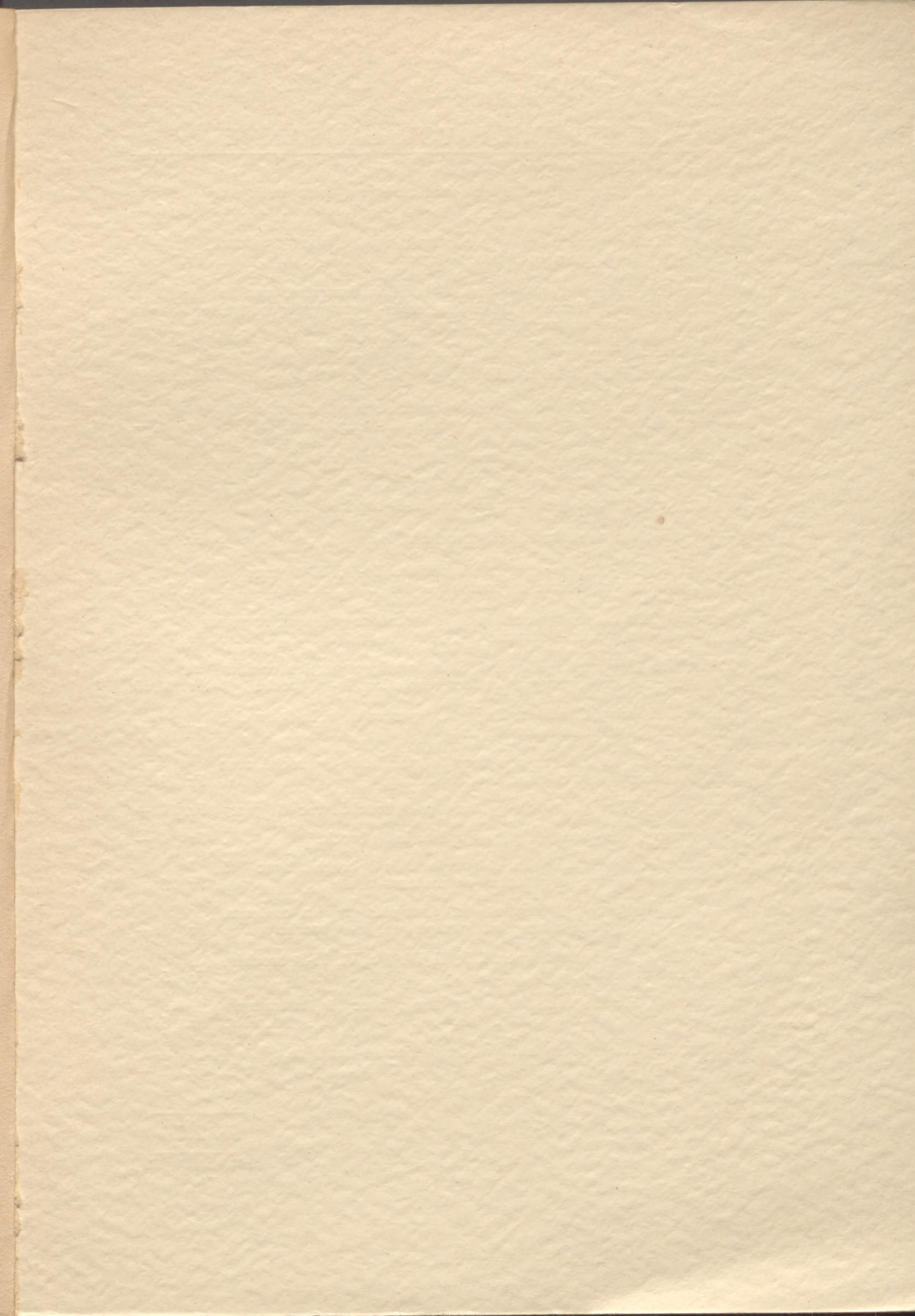
30v

Biblioteka Główna UMK



300048314873

Imprimé en Suisse
Arts graphiques Schüler S. A., Bienne





LIBRAIRIE PAYOT, L

- Bickel, G.*: La Sulfanilamide et ses dérivés en thérapeutique.
In-8° broché Fr. 6. —
- Bujard, E.*: Abrégé de technique microscopique pour travaux usuels d'histologie. In-8° broché Fr. 4.50
- Bumm, E.*: Précis d'obstétrique, 3^e édition française, par le Dr Ed. Payot. Préface du Dr G. Rossier. In-4° sur papier couché, avec 631 illustrations, relié Fr. 25. —
- Edens, E.*: A. B. C. de la médication digitalique à l'usage du médecin. Petit in-16 broché Fr. 1.80
- Engel, A.*: Les méthodes radioscopiques de localisation et de recherche des projectiles de guerre. In-8° broché Fr. 8. —
- Exchaquet, L.*: Le nourrisson, sa physiologie, sa santé. 2^e édition. In-8° broché Fr. 7.50
- Golay, J.*: Dermatologie élémentaire. In-8° broché Fr. 6.50
— Vénérologie pratique. In-8° broché Fr. 5. —
- Gonin, J.*: Le décollement de la rétine. In-4°, 77 figures et 38 planches hors-texte en couleurs, relié Fr. 50. —
- Jaquerod, M.*: Le traitement de la tuberculose pulmonaire par la tuberculine. In-8° broché Fr. 2.50
- Keller, T.*: L'âme et les nerfs. Essai pratique sur les conflits psychiques des „nerveux“ et leur résolution. In-16 broché . . Fr. 4.50
- Kœnig, Geisendorf, Chatillon.*: Manuel de gynécologie. In-8° broché, avec 28 illustrations dans le texte Fr. 6.50
- Mistal, C.-M.*: La tuberculose dans le monde. In-8° broché, avec 24 planches en hors-texte Fr. 18.50
- Oltramare, J.-H.*: Chirurgie de guerre. In-8° broché, avec 40 figures Fr. 18. —
- Posternak, J.*: La cirrhose pigmentaire. In-8° broché Fr. 6. —
- Quervain, F. de.*: Diagnostic chirurgical. In-8° broché, avec 745 figures en noir et 8 planches en couleurs Fr. 20. —
— Le goître, avec 118 illustrations, dont plusieurs en couleurs, et complété d'une annexe bibliographique. In-8° broché . . . Fr. 8. —
- Roch, M.*: Dialogues cliniques. I, II, III, IV, V et VI. In-8° brochés, chaque volume Fr. 5. —
- Sciclounoff, F.*: La transfusion du sang, avec 11 illustrations. In-8° broché Fr. 6.75
- Söllner, R.*: Index thérapeutique de médecine dentaire. In-8° broché Fr. 8. —

Fr. 2.50